
X2
G
7975
A 750,953
Petite Bibliothèque
de
L'Armée Française
HISTORIQUE
DU
92ème RÉGIMENT D'INFANTERIE
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
ÉDITEUR
PARIS, 11 PLACE S.T ANDRÉ-DES-ARTS
LIMOGES, 46, NOUVELLE ROUTE D'AIX





HISTORIQUE ABRÉGÉ

DU

92e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE ABRÉGÉ

DU

92e RÉGIMENT

D'INFANTERIE

Rédigé par M. le lieutenant RÉTHORÉ

SOUS LES AUSPICES

De M. le Colonel PAQUETTE



PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts

LIMOGES
Nouvelle route d'Aixe, 46

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Editeur.

1887

HISTORIQUE ABRÉGÉ

DU

92e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Le 92e régiment d'infanterie fut créé en 1816, sous le nom de légion du Var, qu'il changea, en 1820, contre celui de : 17e régiment d'infanterie légère, pour prendre enfin, en 1855, le titre et le numéro qu'il porte aujourd'hui :

92e régiment d'infanterie.

Pour connaître ses origines, nous devons donc remonter à 1816 ; mais avant cette époque avaient existé deux autres corps, dont les glorieuses traditions nous appartiennent et qui ont porté les mêmes numéros :

17e régiment d'infanterie légère ;
92e régiment d'infanterie de ligne.

Ces deux régiments, qui ont pris part aux guerres des XVIIe et XVIIIe siècles, ont, de plus, pendant la glorieuse époque de la Révolution et du premier Empire, récolté une splendide moisson de lauriers, et le 92e actuel peut être fier, à juste titre, de pareils ancêtres.

Nous avons donc à examiner successivement l'historique des corps suivants, classés par ancienneté d'origine :

17e régiment d'infanterie légère, de 1671 à 1814 ;

92e régiment d'infanterie de ligne, de 1775 à 1815 ;

17e régiment d'infanterie légère, de 1816 à 1854 ;

92e régiment d'infanterie de ligne, de 1855 jusqu'à nos jours.

Les hauts faits, les exploits de nos anciens nous rendront la tâche attrayante et facile. Puisse leur lecture inspirer à nos jeunes camarades, non seulement l'amour du numéro qu'ils portent, mais encore et surtout l'ardent désir d'ajouter d'autres faits d'armes aussi glorieux à ceux déjà décrits et de mériter à leur tour que la postérité les admire dans leurs actes !

Ire PARTIE

17e Régiment d'infanterie légère.

(1671 à 1814).

Le 17e régiment d'infanterie légère porta successivement les noms suivants :

Royal-Italien ;

Chasseurs royaux de Provence ;

1re demi-brigade d'infanterie légère ;

17e demi-brigade d'infanterie légère ;

17e régiment d'infanterie lègère.

Royal-Italien.

(1671 à 1788).

Le régiment Royal-Italien fut constitué, en 1671, par le comte Magalotti, en vertu d'une commission royale, à l'aide de levées faites en Italie et en Piémont.

Il fit ses premières armes en 1672, à la prise du fort de la Lippe, de Wesel, de Nimègue, de Grave, de Bommel et du fort de Loowestein ; il se trouva aussi cette année au secours de Wœrden et à l'attaque du fort d'Ameyden. Il suivit, au mois de décembre, le duc de Luxembourg dans son expédition en Hollande.

Il fit, en 1676, le siège de Condé et couvrit celui de Bouchain ; en 1677, il était au siège de Saint-Omer et combattit vaillamment à Cassel, contribua en 1678 à la prise de Gand et d'Ypres et assista à la bataille de Saint-Denis.

En 1684, il couvre le siège de Luxembourg ; en 1689, il prend part au combat de Walcourt ; il commence la campagne de 1690 sur la Moselle, revient dans les Pays-Bas et déploie une rare valeur à Fleurus. L'année suivante, il est au siège de Mons et au combat de Leuze ; en 1692, il coopère à la difficile conquête de Namur et de ses châteaux et se signale à Steinkerque. On sait que l'armée, ce jour-là, fut surprise et que deux vieux régiments, Champagne et Bourbonnais, qui étaient en avant, faillirent être écrasés. Royal-Italien arriva le premier à leur secours, défila fièrement sous le feu de l'ennemi, vint prendre son poste de combat à la droite de Bourbonnais, contint les alliés qui se croyaient déjà sûrs de la victoire et donna le temps au maréchal de Luxembourg de prendre ses dispositions. Au plus fort de la lutte, le régiment eut encore la gloire de dégager les dragons du Dauphin complètement cernés par les troupes anglaises.

En 1693, Royal-Italien combat à Neerwinden ; assiste, en 1695, au bombardement de Bruxelles et aux sièges de Dixmude et de Deynse ; prend part, en 1697, au siège d'Ath ; en 1702, au combat de Nimègue ; en 1703, aux sièges de Brisach et de Landau. En 1706, il fait des prodiges de valeur à Ramillies et sauve, par son énergie, la brigade de Picardie, puis défend Menin.

En 1708, il est au combat d'Audenarde ; en

1709, il emporte l'abbaye d'Hasnon, puis fait de merveilleux efforts à la journée de Malplaquet ; en 1710, il défend Douai, où se distingue particulièrement son chef le comte Albergotti.

En 1711, Royal-Italien se trouve à l'attaque d'Arleux et à celle du camp d'Hordain ; il contribue, en 1712, à la victoire de Denain et à la reprise de Douai, du Quesnoy et de Bouchain. Passé, en 1713, à l'armée du Rhin, il sert aux sièges de Landau et de Fribourg. Pendant ce dernier siège, il campait sur le Roscoff et trouve l'occasion de se signaler. Le 9 octobre, vers le soir, les assiégés font sortir 400 hommes qui se forment derrière la redoute de l'Escargot et marchent droit à la sape de gauche, où étaient les grenadiers de Royal-Italien soutenus par des piquets. L'ennemi, ayant l'avantage du terrain, oblige d'abord les grenadiers à reculer et se trouve un instant maître de la sape ; mais Royal-Italien arrive et le chasse. Les Impériaux reviennent deux fois à la charge et chaque fois ils échouent contre la fermeté du régiment, qui les rejette enfin dans la place.

En 1734, le régiment se fait remarquer à Klausen.

En 1744, il participe à la reprise de Wissembourg et des lignes de la Lauter, combat à Augenheim et sert au siège de Fribourg ; en 1745, il est employé au siège d'Ostende, contribue, en 1747, à expulser les Autrichiens de la Provence et prend une part très active à la belle défense de Gênes.

Le régiment fit partie, en 1756, du corps expéditionnaire de Minorque et se distingua extrêmement à la prise de Mahon. A l'attaque du

27 juin, il formait la tête de la colonne du centre, dont les efforts devaient se diriger sur la lunette de l'Ouest et sur la redoute Caroline. Le signal est donné à 10 heures du soir : en un clin d'œil, ces braves soldats s'emparent des chemins couverts, coupent les palissades, enclouent 12 canons et en brisent les affûts.

L'ordonnance du 17 mars 1788 transforma le régiment en deux bataillons de chasseurs à pied, indépendants l'un de l'autre ; celui qui nous intéresse est le 1er bataillon, dénommé des chasseurs royaux de Provence.

Chasseurs royaux de Provence.
(1788 à 1795).

Ce bataillon fut organisé à Antibes, puis, en 1792, dirigé sur Huningue. Il participa aux premières opérations de la guerre sur le Rhin ; en 1793, il rallia l'armée des Pyrénées occidentales et contribua, le 31 mars, à l'occupation de la vallée d'Aran.

En 1794, il passa à l'armée des Pyrénées orientales, où, par suite de la loi du 28 janvier, il participa à la formation de la 1re demi-brigade d'infanterie légère.

1re demi-brigade d'infanterie légère.

Elle fut constituée le 10 avril 1796, à Gênes, à l'aide du bataillon de chasseurs royaux de Provence, d'un certain nombre de bataillons de volontaires nationaux et de diverses compagnies franches, puis devint, le 21 mai de la même année, la 17e demi-brigade d'infanterie légère.

17e demi-brigade d'infanterie légère.

CAMPAGNE D'ITALIE
(1796-1797).

Pour ses débuts à l'armée d'Italie, la 17e demi-brigade immortalisa son nom par la défense héroïque de la redoute de Montelegino, le 11 avril. Attaqués par une brigade autrichienne et se rendant compte de l'importance capitale du poste qui leur était confié, les braves de la 17e jurent de mourir dans la redoute plutôt que de l'abandonner; malgré leur grande infériorité numérique, malgré l'épuisement des munitions, ils résistent jusque bien avant dans la nuit et forcent enfin l'ennemi à se retirer.

« Cet acte de courage, dit M. Thiers, sauva les plans du général Bonaparte et peut-être l'avenir de la campagne. »

Le lendemain 12, l'armée française prend l'offensive, la 17e demi-brigade se bat à Montenotte; le 14, assiste au premier combat de Dego, où le caporal OLAGNIER et le chasseur BELLE s'emparent chacun d'un drapeau ennemi; le 15, au second combat de Dego, elle prend la droite de la division, tombe sur l'aile gauche ennemie qu'elle culbute, et enveloppe tout ce qui se trouvait posté sur les hauteurs avoisinant la grande route.

Le 21, le 2e bataillon se distingue à la bataille de Mondovi; le 29, la demi-brigade passe le Tanaro sous le feu des Piémontais et s'empare de la ville de Bra; le 8 mai, les carabiniers se

battent à Fombio, s'emparent de Codogne et de Piestalango et poursuivent les Autrichiens le 10 à Lodi, où ils prennent plusieurs barques chargées de vivres.

Le 30 mai, les capitaines Dodane et Boireau déploient la plus brillante valeur à Borghetto et s'emparent du pont malgré la vive résistance des Autrichiens.

Le 3 août, à la bataille de Lonato, la demi-brigade faisait partie de la division Augereau ; c'est là que Bonaparte dit aux soldats : « Savez-vous que vous avez 25,000 hommes devant vous ? » — « Nous ne sommes pas accoutumés, répondirent-ils, à compter nos ennemis, et nous avons tous juré de nous faire tuer sur les hauteurs de Castiglione ». A 4 heures du matin, la 17e légère attaque les hauteurs de droite de Castiglione ; les quatre premières compagnies du 1er bataillon, détachées en tirailleurs, pénètrent dans la ville par le Sud et enlèvent un obusier et une pièce de 7. Vers le milieu de la journée, la demi-brigade, en position alors dans la plaine, résiste intrépidement à un mouvement tournant tenté par les Autrichiens.

Le 5, la bataille de Castiglione recommence ; la demi-brigade était au centre; elle refoule l'ennemi posté sur les hauteurs de Solferino et le rejette en désordre dans le chemin creux de Borghetto, où elle lui prend quelques pièces de canon et presque tous ses bagages.

Le 6, elle poursuit l'ennemi; passe le Mincio le 7 ; combat le 11 à Sainte-Suzanne et termine ainsi la première partie de la campagne.

Elle prend peu de part à la deuxième partie.

Le 4 novembre, à la reprise des hostilités,

elle est attaquée sur les hauteurs de Cadinetto; le 2e bataillon, en battant en retraite, met six heures à faire deux lieues; le chef de bataillon LEVÊQUE brûle, à la barbe des Autrichiens, le pont de l'Adige et empêche ainsi la division d'être coupée de l'armée. Le capitaine HENON, détaché à Segonzano, se voit entouré de tous côtés par un ennemi de beaucoup supérieur en nombre; sans se laisser émouvoir par les sommations réitérées des Autrichiens, il enlève les quatre compagnies qu'il commandait, se fait jour à travers les masses autrichiennes et vient rejoindre la division à Trente.

Le 7, nouveau combat à Calliano, où la demi-brigade culbute l'ennemi, le poursuit pendant une lieue et lui enlève deux canons, un obusier et 150 prisonniers.

Le 17, la demi-brigade, en position à Caprino, est assaillie par l'ennemi en nombre très supérieur; elle résiste avec la dernière opiniâtreté et le repousse à trois reprises différentes jusqu'aux hauteurs de Caprino.

Le 21, elle faisait partie de la colonne qui coupa en deux la ligne autrichienne et poursuivit l'ennemi dans les gorges de Pazzone, en lui enlevant trois canons et leurs caissons, plus un grand nombre de prisonniers.

Le 12 janvier, nouveau succès à Ferrare.

Bataille de Rivoli.

Le 14 janvier 1797 au matin, la 17e légère tenait la droite de la division Joubert, en face la chapelle San-Marco, qu'elle avait évacuée pendant la nuit; elle reçoit alors l'ordre de s'établir de nouveau sur ce point. Les postes

avancés de l'infanterie autrichienne sont attaqués et rejetés à la baïonnette.

Cependant, à l'autre extrémité du champ de bataille, une énorme colonne autrichienne, celle du général Liptai, débouche sur nos troupes trop faibles, mais qui résistent désespérément jusqu'à l'instant où la division Masséna, arrivant sur le plateau, rétablit en un instant le combat.

La division Joubert, découverte par cet échec momentané de la gauche, avait été obligée de rétrograder; les Autrichiens, renforcés de front, cherchaient à atteindre l'escalier d'Incanale par lequel devait déboucher une autre colonne ennemie. A cet instant, Bonaparte, voyant le danger que court sa droite, lance sur cette dernière colonne le général Joubert avec la 17e légère, soutenue par quelque artillerie et de la cavalerie; Joubert renverse tout, grenadiers, cavalerie, artillerie; tous les Autrichiens qui avaient débouché sont précipités pêle-mêle dans l'escalier tournant, où se répand un horrible désordre.

Après avoir délivré le plateau des assaillants qui l'avaient escaladé, Bonaparte reporte ses coups sur l'infanterie qui était rangée en demi-cercle devant lui et jette sur elle Joubert avec les 17e et 4e d'infanterie légère, Lassalle avec 200 hussards. A cette nouvelle attaque, l'épouvante se répand dans cette infanterie, privée maintenant de tout espoir de jonction; elle fuit en désordre, et la victoire nous est définitivement acquise. Le rôle considérable joué par la demi-brigade dans cette mémorable bataille est immortalisé par l'inscription de Rivoli en tête des batailles du drapeau.

Le reste de la campagne ne fut qu'une suite de combats aussi glorieux que les précédents, et la 17e demi-brigade légère se distingua :

Le 15 janvier, au deuxième combat de Ferrare ;

Le 27 janvier, à Brentonico ;

Le 31 janvier et le 2 mars, aux deux combats de Lavis;

Le 20 mars, à Saint-Michel ;

Le 21 mars, à Salurne ;

Le 24 mars, à Klausen ;

Le 27 mars et le 2 avril, à Milbach.

Elle était en Carinthie le 18 avril, jour de la signature des préliminaires de Léoben, qui terminèrent la campagne.

Campagne d'Italie
(1799).

Pour la campagne de 1799, en Italie encore, la 17e légère appartenait à la division du général Grenier.

Les plaines du Pô revirent les exploits de la demi-brigade, qui prit part successivement :

Le 26 mars, à la bataille de Bussolengo (Pastrengo);

Le 5 avril, à la bataille de Magnano ;

Le 27 avril, à la bataille de Cassano ;

Le 2 mai, au passage de la Sésia ;

Le 11 mai, au combat sur le Pô ;

Le 12 mai, au combat de Bassignano ;

Le 13 mai, à une reconnaissance sur la Bormida ;

Le 22 mai, au combat de Mondovi ;

Les 19 et 20 juin, aux deux combats de San-Giuliano ;

Le 15 août, à la bataille de Novi ;
Le 4 novembre, à la bataille de Fossano ;
Le 15 novembre, à l'affaire de Limone.

Armée des Grisons
(1800-1801).

L'année suivante, la 17e demi-brigade légère entrait dans la composition de l'armée des Grisons, commandée par Macdonald et chargée de faire, par le Tyrol, une diversion en faveur de notre armée d'Italie.

Quoique moins fertile en combats, cette expédition ne fut pas moins glorieuse pour le régiment que les précédentes, car elle servit à faire valoir sa constance inébranlable au milieu des privations de toutes sortes, son énergie et sa force de résistance aux fatigues, dans un pays extrêmement difficile, où les neiges de l'hiver avaient accumulé les obstacles.

La demi-brigade conquit de nouveaux lauriers aux deux combats du Mont-Tonal, les 24 et 31 décembre 1800, en attaquant à la baïonnette, pendant la nuit, les retranchements des Autrichiens et en faisant subir à ceux-ci des pertes sanglantes; elle coopéra ensuite au combat de Storo le 5 janvier, et à la prise de Trente le 6; puis, après la campagne, retourna en Suisse vers le mois de mai.

17e régiment d'infanterie légère.

Le 24 septembre 1803, le titre de demi-brigade fut supprimé, et le corps devint le 17e régiment d'infanterie légère.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1805).

En septembre 1805, le 17e léger part du camp de Boulogne avec le 5e corps de la grande armée, commandé par le maréchal Lannes.

Le 15 octobre, il est sous les murs d'Ulm et son rôle dans cette journée se trouve caractérisé par le 9e bulletin de la grande armée, où il est dit : « L'Empereur n'a à se plaindre que de la trop grande impétuosité des soldats. Ainsi, le 17e d'infanterie légère, arrivé devant Ulm, se précipita dans la place. »

Le régiment contribue donc puissamment à la reddition de la ville, qui a lieu le 17 ; puis, continuant sa marche vers l'Est comme soutien de la cavalerie de Murat, il entre des premiers dans la capitale de l'Autriche, coopère à la surprise des ponts du Danube et se bat le 15 novembre, à Hollabrünn, contre l'arrière-garde russe.

Bataille d'Austerlitz.

Le 30 novembre, le 17e régiment d'infanterie légère a l'insigne honneur d'être choisi par l'empereur Napoléon lui-même pour défendre le poste du Santon, qui était la clef de la position de l'armée française, le pivot sur lequel s'appuyait le grand mouvement de conversion projeté ; le régiment passe deux jours à le mettre en état de défense, et, le 2 décembre, jour de la bataille d'Austerlitz, il sait justifier le choix dont il a été l'objet par une opiniâtreté de résistance contre laquelle viennent échouer tous les efforts de l'armée austro-russe. Le soir, aidé du

61e, il écrase sous des feux croisés la cavalerie russe qui s'était aventurée entre les deux corps.

Il conquiert ainsi l'honneur de voir inscrit sur son drapeau le nom d'Austerlitz.

Campagne de Prusse
(1806).

En septembre 1805, lors de la déclaration de guerre contre la Prusse, le 17e léger, comptant toujours au 5e corps (Lannes), se trouvait sur le Mein.

Le 10 octobre, sous les ordres de son général de division, Suchet, il combat brillamment à la bataille de Saalfeld, où toute l'avant-garde prussienne est détruite ; le 12, affaire d'arrière-garde à Winzerlé.

Bataille d'Iéna.

Le 14 octobre, jour de la bataille d'Iéna, le régiment occupe au matin le Landgrafenberg ; puis, malgré un brouillard intense, attaque la ligne prussienne à Closewitz dont il s'empare, poursuit sa marche victorieuse sur Vierzehnheiligen et Isserstaedt et bivouaque le soir sur le champ de bataille illustré par ses armes ; le régiment s'y montre si brillant que le nom d'Iéna figure sur son drapeau.

Le 25 octobre, la division Suchet fait capituler Spandau et assiste à la prise du corps de Hohenlohe, à Prenzlau, le 29.

Campagne de Pologne
(1806-1807).

Le 5e corps, auquel continuait d'appartenir le 17e léger, était au mois de décembre aux environs de Varsovie ; le régiment s'illustra à la bataille de Pultusk contre les troupes russes de Benningsen, et contribua beaucoup au succès de l'aile droite, malgré les fatigues et une tempête de neige épouvantable ; le 47e bulletin de la Grande Armée s'exprime ainsi : « Dans ce terrible combat, le 34e de ligne et le 17e léger, qui restèrent maîtres du champ de bataille, se couvrirent de gloire. »

Les 15 et 16 février, étant en position à Ostrolenka, il résiste victorieusement aux efforts de deux colonnes russes qui laissent entre nos mains deux drapeaux et sept pièces de canon.

A propos de l'affaire du camp de Borki, les 11 et 12 juin, le 84e bulletin cite encore le régiment et dit : « Le 17e régiment d'infanterie légère a soutenu sa réputation. »

Campagnes d'Espagne et de Portugal
(1809-1813).

De 1809 à 1813, le régiment fut employé, en totalité ou en partie, aux armées d'Espagne et de Portugal. Au milieu de fatigues sans nombre récompensées par bien peu de gloire, de dangers de tous les instants, dans un pays où tout était péril et trahison, le 17e léger sut maintenir haut et ferme l'honneur de son drapeau. Parmi les combats et batailles auxquels il prit part, pres-

que toujours d'une manière brillante, nous pouvons citer :

1809.

16 janvier, combat de la Corogne ;
5 mars, combat de Monterey ;
6 mars, combat de Vérin ;
10 mars, combat de Fécès de Abaxo ;
20 mars, combat de Braga ;
28 et 29 mars, bataille d'Oporto ;
17 avril, combat d'Amarante ;
11 et 12 mai, combat de Vallongo ;
8 août, combat d'Arzobispo.

1810.

Février, combat d'Arroyo del Puerco ;
Février, combat de Cacerès ;
21 avril, affaire de la Roca ;
27 septembre, bataille de Bussaco.

1811.

3 avril, combat de Sabugal.

1812.

18 juillet, combat de Torrecilla de la Orden ;
25 juillet, bataille des Arapiles.

1813.

21 juin, bataille de Victoria ;
27 juillet, bataille de Zubiry ;
31 août, combat de Saint-Martial ;
8 octobre, combat de la Croix-des-Bouquets ;
13 décembre, bataille de Saint-Pierre-d'Irube.

CAMPAGNE DE FRANCE
(1814).

En janvier 1814, le 1er bataillon, le seul qui fût resté en Espagne jusqu'à ce moment, fut transporté en poste de Bayonne à Provins et entra dans la composition de la division Leval, avec laquelle il fit la campagne de France et assista :

Le 12 février, au combat de Vauxchamps ;
Le 27 février, au combat de Bar-sur-Aube ;
Le 15 mars, au combat de l'Echelle ;
Le 21 mars, à la bataille d'Arcis-sur-Aube ;
Le 27 mars, au combat de Saint Dizier.

Pendant cette période de 1809 à 1814, en dehors de la portion principale du corps, les bataillons tirés, soit de cette portion principale, soit du dépôt, furent dispersés dans toutes les contrées de l'Europe.

Ainsi, le 4e bataillon fit en 1809 la campagne d'Allemagne avec la division de grenadiers du général Oudinot et assista :

Le 19 avril, au combat de Plaffenhoffen ;
Le 22 avril, à la bataille d'Eckmühl ;
Le 23 avril, à la prise de Ratisbonne ;
Le 3 mai, au combat d'Ebersberg ;
Le 22 mai, à la bataille d'Essling ;
Le 6 juillet, à la bataille de Wagram.

En 1810, il passa au 9e corps de l'armée d'Espagne et prit part, le 30 décembre, au combat d'Albado.

En 1813, nous le retrouvons à Dantzig, à la défense de laquelle il s'illustre, principalement :

Le 16 janvier, au combat de Bohnsaek ;

Le 9 juin, au combat de Schidlitz;
Le 2 novembre, au combat de Stolzenberg.

Le 2e bataillon, incorporé en 1813 au corps Augereau, fait la campagne d'Allemagne et se signale :
Le 10 octobre, au combat de Weckau ;
Le 16 octobre, à la bataille de Wachau ;
Le 18 octobre, à la bataille de Leipzig;
Le 31 octobre, à la bataille de Hanau ;
puis, rejoint par le 3e bataillon du régiment, défend Mayence contre les alliés.

Le 5e bataillon, enfermé dans Strasbourg lors de l'invasion de 1814, illustra le numéro du corps dans les sorties des 4, 13 février et 8 avril.

L'ordonnance royale du 12 mai 1814 mit fin à l'existence du 17e régiment d'infanterie légère, dont les éléments furent versés dans différents corps.

IIe PARTIE

92e Régiment d'infanterie de ligne.

(1775 à 1815).

Pendant ses quarante années d'existence, le 92e régiment d'infanterie de ligne eut les dénominations suivantes :
Régiment d'Anjou,
92e demi-brigade d'infanterie de bataille,
92e régiment d'infanterie de ligne.

Régiment d'Anjou.

(1775 à 1794).

Il fut formé, le 26 avril 1775, par dédoublement des 2e et 4e bataillons du régiment d'Aquitaine, qui datait lui-même de 1625.

Il fit en 1792 la campagne du Rhin ; le 1er bataillon s'illustra pendant la défense de Mayence ; placé le 11 avril à la tête de la colonne de gauche pour la sortie, il délogea le poste prussien du moulin de l'Electeur et fit l'arrière-garde pendant la retraite.

Peu de temps après, ce bataillon passe à l'armée du Nord, se fait remarquer aux combats des 7, 8 et 9 mai, auprès de Saint-Amand, au blocus de Condé, aux affaires des 7, 8 et 12 septembre, auprès d'Ypres, à la bataille d'Hondschoote et à divers engagements autour d'Orchies.

Le 4 avril 1794, il devient le 1er bataillon de la 71e demi-brigade, l'une des plus vaillantes de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui est entrée, le 5 avril 1796, dans la composition de la 92e demi-brigade de seconde formation.

92e demi-brigade d'infanterie de bataille.

Cette demi-brigade est formée le 5 avril 1796, à l'aide de la 71e demi-brigade (ex-régiment d'Anjou) et d'un certain nombre de bataillons d'autres corps et de volontaires nationaux.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1796.)

Elle fait, dans l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan, la campagne de 1796 sur le Rhin, et se distingue :

Le 3 juillet, au passage de ce fleuve à Neuwied ;
Le 10 juillet, au combat de Camberg ;
Le 16 août, au combat d'Augsberg ;
Le 3 septembre, à la bataille de Wurtzbourg.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1797.)

A la reprise des hostilités, l'année suivante, la 92e demi-brigade faisant encore partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, 6e division (Championnet), stationne sur le Rhin en 1798, et passe peu de temps après à l'armée d'Italie, qu'elle rejoint le 4 janvier 1799.

Campagne d'Italie
(1799).

Après son entrée dans la division Victor, la 92e demi-brigade prend part :

Le 26 mars, à la bataille près de Vérone ;
Le 5 avril, à la bataille de Villafranca ;
Le 12 mai, à l'affaire de Bassignano ;
Le 16 mai, à une reconnaissance sur la Bormida ;
Le 19 mai, à l'affaire de Dégo;
Les 17, 18 et 19 juin, à la bataille de la Trebbia ;
Le 20 juin, au combat de San-Georgio ;
Le 15 août, à la bataille de Novi ;
Le 4 novembre, au combat de Fossano ;
Le 13 novembre, au combat de Mont-Cassel.

Le 3e bataillon, renfermé dans Pizzighettone, avait été fait prisonnier le 7 mai, lors de la reddition de la place.

Siège de Gênes.
(1800).

Les débris de la 92e demi-brigade furent enfermés dans Gênes avec Masséna, et sous cet illustre chef, soutinrent glorieusement la réputation du corps.

Ils combattirent :

Le 9 avril, à Campo-Freddo ;
Le 10 avril, à Sassello ;
Le 11 avril, à la Verrerie ;
Le 12 avril, à l'Hermette ;
Le 15 avril, à Sassello ;
Le 18 avril, à la Madona del Stretti ;
Le 13 mai à Monte-Cretto.

Ce dernier combat termina la défense active des environs de Gênes, qui capitulait le 4 juin ; le 7, ses glorieux défenseurs rejoignirent Suchet sur le Var.

Le 3 octobre 1803, la 92e demi-brigade fusionne avec la 98e de même arme et devient le :

92e régiment d'infanterie de ligne.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1805).

En 1805, le régiment entre dans la composition du 2e corps de la grande armée, commandé par le général Marmont; il assiste, le 19 octobre, à la capitulation d'Ulm, marche ensuite sur la Styrie, puis s'avance sur Gratz où il reste jusqu'à la fin de l'année.

CAMPAGNE D'ITALIE ET D'AUTRICHE (1809).

Nous retrouvons en 1809 le 92e à l'armée d'Italie, où il fait partie de la division Broussier. Il prend part avec elle :

Le 16 avril, à la bataille de Sacile;
Le 8 mai, à la bataille de la Piave;
Le 14 mai, à la défense d'Osoppo;
Les 14 et 15 mai, à deux combats sur l'Isonzo;
Le 17 mai, au combat de Prewald.

L'armée d'Italie, poursuivant ses succès, marche par la Styrie pour rejoindre la Grande Armée sous Vienne; à Gratz, le régiment délivre, dans un combat sanglant, le 84e de ligne, entouré par

10,000 Autrichiens (26 juin); le 5 juillet au matin, la division Broussier est réunie à l'île Lobau, prend part le même jour au combat de Deutsch-Wagram, puis le lendemain 6, à la bataille de Wagram, où, avec l'armée d'Italie, le régiment enfonce le centre de la ligne autrichienne, mais paie cher sa gloire en laissant sur le terrain 9 officiers tués et 27 blessés.

Expédition duns le Tyrol.

(1809).

Au retour de la campagne d'Autriche, le 92e de ligne est employé à la répression de l'insurrection du Tyrol, puis revient en Italie au mois de janvier 1810.

Campagne de Russie

(1812).

Le 27 janvier 1812, les quatre bataillons du régiment, endivisionnés sous le général Delzons, partent de Milan avec l'armée d'Italie pour faire la campagne de Russie.

Le 30 juin, le 92e de ligne traverse le Niémen à Pilony. Il prend part :

Le 26 juillet, à l'engagement d'Ostrowno;

Le même jour, au combat de Kukowiaczi;

Le 7 septembre, à la bataille de la Moskowa, où il tire d'un fort mauvais pas le 106e régiment de ligne.

Le 15 septembre, il est à Moscou, où il reste jusqu'au 18 octobre, jour du commencement de la fatale retraite.

Le 24 octobre, à Malojaroslawetz, où 17,000

Français arrêtent tout un jour 80,000 Russes, le régiment se couvre de gloire.

Le 3 novembre, combat de Wjasma;

Le 15 novembre, combat de Krasnoé, où une poignée d'hommes perce la ligne russe.

Le 12 décembre, il quitte le territoire russe, où tant de braves avaient trouvé leur tombeau.

Le 31 décembre, son effectif était de 34 officiers et 68 hommes, tandis qu'au début de la campagne, il comptait 79 officiers et 2,469 hommes !

La comparaison de ces chiffres donne une faible idée des épouvantables souffrances qu'avait endurées le 92e; du 1er juillet au 12 décembre, en 164 jours, il avait fait sur le territoire russe 515 lieues.

Campagne d'Allemagne

(1813).

En 1813, quatre compagnies du régiment reformé prennent part :

Le 2 avril, à la bataille de Lutzen;

Le 21 avril, à la bataille de Wurschen.

Deux autres compagnies défendent Glogau de la manière la plus brillante et forcent l'ennemi à lever le siège.

Campagne d'Italie

(1813-1814).

Le régiment, reconstitué à l'aide de nouvelles levées, est réuni à Vérone à la fin de juillet et entre en campagne le mois suivant; le 28 août,

il s'empare des ouvrages autrichiens à Rosseck, puis combat :

Le 6 septembre, à Feistritz ;
Le 16 septembre, à Krainbourg;
Le 23 septembre, à Assling ;
Le 10 octobre, à Tolmino;
Le 30 octobre, à Cassoni ;
Le 31 octobre, à Bassano ;
Le 15 novembre, à Caldiero.

Le 8 février 1814, à la bataille du Mincio, le commandant GUILLERMIN, à la tête du 1er baillon, dégage le prince Eugène un instant en péril.

Le 2 mars, le régiment prend part au combat de Parme ; le 7, à celui de Reggio.

A la conclusion de la paix, le 92e d'infanterie rentre en France, où il est désigné pour la garnison de Bourg, et, par suite de la nouvelle organisation de l'armée, prend le n°,76.

CAMPAGNE DE BELGIQUE
(1815).

Au retour de l'île d'Elbe, les régiments reprennent leurs anciens numéros ; le glorieux 92e reparaît et entre dans la composition du 2e corps de l'armée du Nord (général Reille).

Le régiment fait, avec lui, cette campagne si terrible, quoique si courte, et se bat :

Le 15 juin, à Gosselies ;
Le 16 juin, aux Quatre-Bras ;
Le 18 juin, le château de Hougomont, dans la plaine de Waterloo, est témoin de ses derniers exploits.

Après le licenciement de 1815, le fond du 92e de ligne entra dans la composition de la 16e légion départementale (Charente-Inférieure).

IIIe PARTIE

17e Régiment d'infanterie légère.

(1816 à 1854).

Légion du Var.
(1816 à 1820).

La légion du Var, créée en exécution de l'ordonnance royale du 15 juillet 1815, est organisée en février 1816, avec le fond de l'ancien 84e régiment d'infanterie et le 3e bataillon du régiment de Royal-Louis.

En 1820, par suite de l'ordonnance du 23 octobre, elle devient le 17e régiment d'infanterie légère.

17e régiment d'infanterie légère.
(1820 à 1854).

Le régiment parcourt diverses garnisons, jusqu'en 1831, où il fait partie de la division de réserve de l'armée du Nord, pour la campagne de Belgique, mais ne prend aucune part aux opérations de guerre ; en 1832, il contribue à la pacification de la Vendée ; au mois d'août 1835, les deux bataillons de guerre, réunis à Perpignan, reçoivent l'ordre de s'embarquer pour l'Algérie.

Algérie
(1835 à 1841).

Le 8 novembre 1835, le régiment débarque à Mers-el-Kébir.

Le 28, il fait partie de la colonne expéditionnaire sur Mascara, combat le 1er décembre à El-Sig, le 3 à El-Habrah, et rentre à Oran le 17.

Le 8 janvier 1837, il en repartait avec la brigade Perrégaux, entrait le 13 à Tlemcen sans coup férir, razziait les troupeaux ennemis, et, après avoir victorieusement repoussé lés Arabes, le 9 février, dans les montagnes des Béni-Hamar, revenait à Oran le 12.

Après quelques jours de repos, il repartait sur le *Chelif* le 23 février, surprenait les Garaba sur l'Hourout et s'établissait le 7 avril au camp de la Tafna ; le 15, étant en marche pour ravitailler Tlemcen, il repoussait victorieusement les troupes de l'émir Abd-el-Kader.

Le 16, la colonne expéditionnaire est attaquée par 10,000 Arabes, à deux lieues du camp de la Tafna; malgré cette énorme disproportion numérique, elle reste intacte et le régiment soutient sa brillante réputation.

Le 6 juillet, il prend part, sous le général Bugeaud, au combat de l'Oued-Sickach.

Pendant les mois d'août et de septembre, il pousse des reconnaissances vers l'Oued-Tlélat et au mois d'octobre, passe dans la province de Bône, où le 3e bataillon rejoint les deux premiers.

Le 13 novembre, il repart pour la première expédition de Constantine, dont la malheureuse

issue n'empêche pas le régiment de montrer la plus noble constance, la plus grande énergie, au milieu des cruelles épreuves que nos soldats ont à subir par la faim et les fatigues plus encore que par l'ennemi.

Le 30 janvier 1837, la Kasba de Bône, où était caserné le 3e bataillon, sautait et ensevelissait nos malheureux soldats ; le régiment y perdait :

2 officiers tués, 2 blessés ;

59 sous-officiers et soldats tués ;

115 sous-officiers et soldats blessés.

Le 20 juillet, le 1er bataillon repart de Bône et combat, les 26, 27 et 28 juillet, autour de Guelma.

Prise de Constantine.

Le 1er octobre, les 1er et 2e bataillons entrent dans la composition de la nouvelle colonne expéditionnaire sur Constantine, chargée de venger notre insuccès de l'année précédente. Quoique contrariées encore par le mauvais temps, les opérations du siège sont poussées avec une grande activité; les attaques incessantes des Arabes et des réguliers sont constamment repoussées et, le 13, l'assaut est ordonné. La troisième colonne d'assaut, sous les ordres du colonel Corbin, était formée par la compagnie de voltigeurs du 1er bataillon : nos braves se précipitent sur la brèche, pénètrent dans la ville, tuent sur leurs pièces les servants d'une batterie, enclouent leurs canons, puis contournent les remparts, emportant successivement les corps de garde de l'ennemi.

Pendant ce temps, le régiment avait, à l'exté-

rieur de la ville, à repousser une contre-attaque faite par les Arabes avec la furie du désespoir ; la valeur de nos soldats triomphe de tout et l'ennemi est haché sur place ou mis en déroute complète.

La part que le régiment prit à cette action mémorable fut si belle, que le nom de Constantine a été gravé sur son drapeau.

Au mois de décembre 1838, expédition sur Sétif ; en avril 1839, reconnaissance sur Philippeville ; le 17 octobre de la même année, le régiment quitte Constantine pour prendre part à la célèbre expédition dite des Portes-de-Fer, ayant pour but l'exploration du massif de l'Atlas encore inconnu, et dans laquelle il rivalise de zèle et de dévouement avec les autres corps de la division Valée.

En décembre, convoi sur Blidah ; les troupes d'Abd-el-Kader, qui osent attaquer l'escorte fournie par le 17e léger, sont punies de leur témérité par des pertes sensibles.

En 1840, le régiment contribue à différentes opérations difficiles, dont il s'acquitte avec gloire.

Au mois de mars, expédition sur Cherchell, où il pénètre de vive force.

Le 18 avril, il attaque à la baïonnette le camp des réguliers sur l'Oued-bou-Douaou et les disperse.

A la fin du même mois (avril), expédition sur Médéah ; il se distingue au combat d'El-Afroun (27), à celui de l'Oued-Djer (29), à celui du bois des Karéjas (30) ; le 8 mai, au combat de l'Oued-Nador ; le 10, à l'Oued-el-Hachem ; le 15, passage du col de Mouzaïa ; le 17, prise de Médéah ;

Le 20 mai, au retour de la colonne expéditionnaire par le col de Mouzaïa, le 17e léger est chargé de couvrir la marche au passage dit des Mines de cuivre; il se montre si digne de cette glorieuse mission que, pendant plusieurs heures, les masses ennemies ne parviennent pas à l'entamer et qu'il effectue sa retraite pas à pas, à travers un pays affreusement coupé; cette journée, dans laquelle le tiers des hommes présents est atteint par le feu de l'ennemi, vaut au régiment les éloges les plus flatteurs du maréchal Valée, qui ajoute que le 17e léger s'y est couvert de gloire.

En juin, expédition sur Milianah, qui est dégagée après un combat acharné; dans la marche de retour sur Médéah, nouveaux combats presque journaliers dans les montagnes de Mouzaïa et au bois des Oliviers.

En septembre, expédition sur Kara-Mustapha, combat de Bou-Douaou;

En octobre, expédition sur Milianah.

En avril 1841, ravitaillement de Médéah, combats du Djebel-Djeps, du col de Mouzaïa;

En mai, expédition sur le Bou-Roumi, puis sur Boghar et Theza;

En juin, expédition sur le Chélif.

Le 9 juillet, le régiment rentrait à Alger, et le 21 du même mois, s'embarquait pour rentrer en France, où il fit le service de garnison jusqu'en 1854, époque où il devint le 92e régiment d'infanterie, par suite de la suppression de l'infanterie légère.

En 1849, il avait puissamment contribué à la répression de l'insurrection de la Croix-Rousse à Lyon.

IVe PARTIE

92e Régiment d'infanterie de ligne.

En exécution du décret impérial du 24 octobre 1854, le 92e régiment d'infanterie de ligne est formé, le 1er janvier 1855, du 17e régiment d'infanterie légère.

Il tient garnison en France jusqu'en 1866, puis se rend au mois d'août dans la province d'Oran. Au mois de décembre 1870, il est rappelé en France pour participer à la défense du territoire envahi.

Campagne de l'Est (1870-1871).

Il rejoint le 28 décembre l'armée de l'Est, et entre dans la composition de la brigade Perreaux, de la 2e division (amiral Penhoat), 18e corps.

Le 9 janvier 1871, au combat de Villersexel, il emporte de vive force le château de Grammont et s'y maintient malgré les énergiques retours offensifs des Allemands, puis aide à chasser ceux-ci de la ville.

Le 16 janvier, il s'empare à la baïonnette du village de Chenebier; le 17, il défend le plateau d'Echevanne contre toutes les tentatives des Prussiens et force ceux-ci à reculer.

Pendant la fatale retraite de l'armée de l'Est à travers les neiges du Jura, le régiment conserve

toute sa discipline; au moment du passage en Suisse, le 1er février, c'est lui qui est désigné pour faire l'extrême arrière-garde et, au combat de la Cluse, soutient glorieusement sa réputation.

Le 92e est ensuite interné à Zurich.

INSURRECTION DE LYON
(1871).

A peine de retour en France, le 30 avril, il est appelé à combattre les émeutiers de la Guillotière, à Lyon, et montre là autant de fermeté et de dévouement que devant l'ennemi extérieur.

CAMPAGNE DE TUNISIE.
(1881).

Au commencement de mai 1881, les 3e et 4e bataillons font partie du corps expéditionnaire de Tunisie; le 4e bataillon est rappelé en France à la fin de juin, et le 3e bataillon contribue le 16 juillet, pour une forte part, à la prise de Sfax, où nos jeunes troupes montrent qu'elles sont en tous points dignes de leurs ainées.

Citations et actions d'éclat. — Actes de courage et de dévouement.

1° — 17e régiment d'infanterie légère. (1671 à 1814).

AYMARD, capitaine. — Au pont de Lodi, en 1796, il culbute un détachement de hussards et s'empare de trois barques chargées de provisions pour l'ennemi.

Le 16 thermidor an IV, à Castiglione, avec deux compagnies, il enlève à l'ennemi deux pièces de canon et un obusier.

Le 27 brumaire an V, à Rivoli, étant de garde avec cinquante hommes, il est enveloppé par l'ennemi, se défend vigoureusement et se voit délivré par son camarade, le capitaine DESCHAMPS.

Le 30 ventôse an V, il désarme et conduit au camp deux Tyroliens qui voulaient le faire prisonnier.

Le 16 germinal an VII, il contribue à tirer d'un pas difficile le 6e régiment de hussards, en faisant tirer à bout portant sur la cavalerie ennemie, et protège la retraite du 2e bataillon.

Le 8 thermidor an VII, il repousse la cavalerie du Château-Lamoline, défend dans une attaque de nuit la route de Novi au camp et, le

lendemain, après huit heures de combat, reçoit un coup de feu qui lui traverse le corps.

ARNAUD, sergent-major. — Le 14 brumaire an V, à Cadinetto, il fut chargé de tenir sur la gauche l'ennemi en échec, pour soutenir la retraite du 2e bataillon, et déploya dans cette affaire une si grande fermeté, qu'avec 60 hommes, il résista aux efforts de 4,000 Autrichiens et favorisa la retraite de la division Vaubois, qui occupait les environs de Lavis.

Le 27 brumaire an V, à Rivoli, à la tête de plusieurs carabiniers dont il était sergent-major, il enleva un retranchement à l'ennemi et reçut, en y entrant, un coup de feu qui lui traversa le corps et le laissa pour mort sur le champ de bataille.

BATHIER, lieutenant. — Le 3 prairial an VII, il a passé un pont sur le Pésio, entre Mondovi et Coni, défendu par 2,000 hommes d'infanterie, protégés par leur artillerie, et a forcé l'ennemi à la retraite.

Le 2 thermidor an VII, au combat de San-Guiliano, il a chargé trois fois sur l'ennemi avec la compagnie de carabiniers dont il faisait partie et a pris deux pièces de canon.

BELLE, chasseur. — Au combat de Dégo (1796), le chasseur BELLE pénètre le premier dans les retranchements ennemis, arrache le drapeau des mains d'un officier piémontais et le fait prisonnier.

BIOLAC, chasseur. — A la bataille de Castiglione, le chasseur BIOLAC pénètre l'un des premiers dans les retranchements ennemis, tue

plusieurs canonniers à coups de baïonnette, prend deux pièces de canon, poursuit les Autrichiens qui avaient pris la fuite et fait 7 Hongrois prisonniers.

BON, sous-lieutenant. — Le 3 vendémiaire an XIV, à Ulm, il arriva, malgré la mitraille, un des premiers sous les voûtes de la Porte blanche et, ne pouvant entrer, il monta sur le retranchement; en battant en retraite, il sauva trois chasseurs qui se noyaient dans un fossé.

BOURDON, lieutenant. — Dans la journée du 7 avril 1811, cet officier a donné les preuves d'un grand courage en soutenant une charge et en se défendant contre un escadron de cavalerie anglaise, à la tête de la 4e compagnie de voltigeurs, dont on lui avait confié le commandement. Il reçut quatre coups de feu dans cette affaire, où sa conduite lui mérita les éloges des officiers supérieurs et généraux.

CAILLAUD (Jacques), sergent. — Le 8 floréal an VII, il attaque seul une bande d'ennemis; revenus de leur première surprise, ceux-ci se réunissent pour l'accabler. CAILLAUD soutient avec courage une lutte engagée avec tant d'audace, jusqu'au moment où ses camarades viennent le dégager.

CARDEILHAC, capitaine. — Le 22 nivôse an V, à Rivoli, il poursuivit l'ennemi jusque sur les hauteurs de la Corona, et contribua beaucoup, par sa valeur et son intelligence, aux brillants succès de cette journée.

Le 5 brumaire an VIII, près de Lesegno, faisant partie d'un détachement envoyé pour pro-

téger l'arrivée de plusieurs pièces d'artillerie, il reçut, du chef de bataillon commandant ledit détachement, l'ordre de marcher à la tête de la compagnie de carabiniers, sur l'arrière-garde d'une colonne ennemie, fondit sur elle malgré la supériorité du nombre, la mit en fuite et s'empara de deux pièces de canon et de quatre caissons.

Le 6 germinal an VII, à Bussolengo, il reçoit l'ordre d'attaquer l'ennemi avec deux compagnies, et, malgré la résistance qu'il éprouve, et le nombre bien supérieur des Autrichiens retranchés, il parvient à les forcer sur un point et leur fait beaucoup de prisonniers.

Le 10 nivôse an IX, à l'attaque du Mont-Tonal, il enlève, à la tête d'une compagnie de carabiniers, un des principaux retranchements de l'ennemi, et se conduit dans cette journée avec distinction.

Clerc, capitaine. — Le 27 avril 1809, le lieutenant Clerc, à la tête de cinquante carabiniers de bonne volonté, franchit le pont de Passau, dont une partie était démolie. Arrivé de l'autre côté de la rivière, malgré le feu très vif de 400 Autrichiens embusqués dans les maisons, il enfonce la porte de la ville, attaque l'ennemi dans sa retraite. lui fait 132 prisonniers et le force à prendre la fuite.

Un mois après, à la bataille d'Ebersberg, le même officier, ayant reçu l'ordre de se porter avec sa compagnie à la tête d'un pont pour en défendre le passage, fut attaqué, au moment où il formait sa troupe en sections, par 1,000 hommes de l'arrière-garde ennemie, tant cavalerie

qu'infanterie. Après avoir repoussé victorieusement plusieurs charges à la baïonnette et tué un grand nombre d'Autrichiens, le lieutenant CLERC, s'apercevant que l'ennemi se disposait à lâcher pied, se mit à sa poursuite, fit 486 prisonniers et lui enleva un grand nombre de chevaux. Cette action lui valut le grade de capitaine.

Le 5 juillet, à la bataille de Wagram, la division dont faisait partie le 17e régiment d'infanterie légère, s'étant dirigée vers les fossés et les retranchements qui couvraient le camp des Autrichiens, était écrasée par la mitraille, lorsque le capitaine CLERC, à la tête de sa compagnie, courut sur les pièces, s'en empara et se maintint dans la position qu'il venait d'enlever de vive force, jusqu'au moment où les Français, frappés subitement d'une terreur panique, battirent en retraite sur toute la ligne. Il fut alors forcé de suivre le mouvement de la division et de renoncer à continuer le feu sur deux colonnes d'infanterie ennemie, dont il avait déjà préparé la déroute.

Le lendemain, la position de Wagram ayant été enlevée par l'armée française, et le 17e léger ayant donné dans cette circonstance des preuves de la plus grande intrépidité, en faisant mettre bas les armes à un carré de 1,800 Autrichiens, que trois régiments de cavalerie n'avaient pu entamer, le capitaine CLERC, qui, dans cette journée avait partagé la gloire de ses frères d'armes, fut envoyé avec sa compagnie pour s'emparer d'un passage gardé par 200 hommes de troupes ennemies. Cette expédition offrit encore à cet officier une occasion de se distinguer : il tomba sur les Autrichiens comme la

foudre, les culbuta, les fit prisonniers et se rendit maître du passage, par lequel l'artillerie et la cavalerie défilèrent aussitôt.

Dans la nuit du 27 au 28 octobre 1813, pendant le siège de Dantzig, le capitaine CLERC, de garde aux avant-postes de Schidlitz, ayant reçu l'ordre d'attaquer l'ennemi qui était venu, avec des forces très supérieures, s'emparer du poste avancé de la barrière du village, parvint non seulement à reprendre ce poste qui lui fut disputé avec acharnement, mais encore à faire à lui seul un officier prussien et cinq soldats russes prisonniers.

Le 2 novembre, à l'attaque de Stolzenberg, cet intrépide capitaine, suivi de 70 carabiniers qui formaient la tête de la colonne, s'élança l'un des premiers dans les retranchements ennemis.

CLÉRISI, capitaine. — Le 28 avril 1809, à l'évacuation de la ville d'Amarante, le capitaine CLÉRISI fut commandé avec sa compagnie (la 2e du 2e bataillon), pour sauver pendant la nuit deux pièces de canon, un obusier et leurs caissons qui se trouvaient au bas de la ville, près d'une église. Toute la ville était en feu. Ce fut dans cette circonstance que M. CLÉRISI parvint, après avoir manœuvré toute la nuit, à sauver cette artillerie en traversant la ville au milieu des flammes, puis en suivant un petit chemin tortueux, unique issue qui lui restait. Pendant qu'une partie de sa compagnie résistait à l'ennemi qui rentrait dans la ville, l'autre partie travaillait à abattre des murs et de petits rochers pour frayer un passage aux pièces; mais des

obstacles de nature à ne pouvoir être abattus s'étant présentés, il fut obligé de faire enlever les canons et les voitures par les hommes pour les franchir.

Il déploya dans cette occasion une énergie et une constance remarquables, et parvint à rejoindre le camp français avec son artillerie et ses caissons, après avoir traversé encore un faubourg en feu, qui semblait devoir lui barrer le chemin.

Collas (Paul), chasseur, né à Purre (Ardennes). — Au combat de Manheim, le 18 septembre 1799, Collas, envoyé en tirailleur, aperçoit trois de ses camarades qui, enveloppés par un parti de cavalerie autrichienne, sont sur le point d'être faits prisonniers. Aussitôt il vole à leur secours, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, parvient à dégager deux de ces braves (le troisième venait d'être tué), et met en fuite les cavaliers étonnés de l'audace du fantassin. Au moment où il retourne à son poste, Collas est mortellement blessé d'un coup de feu : « Camarades, dit-il alors aux deux soldats qu'il avait délivrés, voici ma bourse, je vous la donne ; mais auparavant, faites-moi le plaisir (et il leur montrait celui qui l'avait si bien ajusté) de descendre ce b..... là. » Les soldats, ayant rempli ses intentions, revinrent auprès de lui : « A la bonne heure, ajouta-t-il, c'est toujours un de moins ; je meurs content. Vive la liberté ! »

Il donnait ainsi à ses camarades un exemple touchant de fraternité militaire, jointe à un ardent patriotisme et au mépris de la mort.

Costey, sous-lieutenant. — Le 16 thermidor an IV, il était entré de vive force dans Castiglione, y avait fait 60 prisonniers après une heure de combat quand, assailli bientôt par un nombre considérable de cavaliers autrichiens, il se vit reprendre ses prisonniers et tomba lui-même au pouvoir de l'ennemi.

Dairt (François), caporal, né à Réthel (Ardennes). — Il pénétra l'un des premiers dans le vieux château de Castiglione, tua plusieurs ennemis après avoir escaladé les retranchements et fit plusieurs prisonniers.

Daran, capitaine. — Dans la journée du 11 juin 1807, après que l'ennemi eut attaqué avec des forces supérieures le camp de Borki, la 4e compagnie du 1er bataillon du 17e léger, commandée par le capitaine Daran, fut assaillie dans la redoute de Klinbialobsegio par une nuée de Cosaques et par un bataillon d'infanterie, soutenus par trois bouches à feu; malgré les efforts réitérés de l'ennemi, elle résista avec intrépidité, repoussa victorieusement l'attaque et se couvrit de gloire.

Dedouall, adjudant-major. — S'est conduit avec distinction à l'attaque du Mont-Tonal dans la nuit du 2 au 3 nivôse an IX; forcé à la retraite, il prit sur ses épaules le sergent-major Lejosne, faisant fonctions d'adjudant, qui, blessé d'un coup de feu lui traversant l'épaule, aurait péri dans les neiges, et le transporta ainsi jusqu'à ce qu'il l'eût mis à portée d'avoir du secours.

A Austerlitz, il commandait les tirailleurs qui

chassèrent les Russes de la droite du village au bas du Santon.

DEGEORGE (Cyprien), carabinier. — DEGEORGE est un de ces soldats qui font l'orgueil du corps auquel ils appartiennent. Pendant la guerre de 1805, en Allemagne, il montra tant de sang-froid, de courage et d'intrépidité, que ses chefs se plurent à le citer en exemple aux recrues et même aux vieux militaires qu'ils conduisaient au feu. Devant Ulm, il se précipita dans une rivière rapide et dangereuse, pour sonder le gué et pour faciliter à ses compagnons d'armes les moyens d'exécuter contre l'ennemi une manœuvre qui n'eut pas lieu, parce que les obstacles à surmonter étaient invincibles. Peu d'instants après avoir donné les preuves d'un pareil dévouement, comme il était venu reprendre son rang parmi ses camarades et qu'il entendit son capitaine s'écrier : « Carabiniers, aux pièces ! » suivi de deux des plus braves, DANS et DIDEL, il s'élança en avant du front de sa compagnie, courut directement à une batterie placée à l'extrémité d'un pont presque détruit et dont il ne restait plus que quelques poutres brisées, s'avança audacieusement sur les débris chancelants des arches, fonça aussitôt sur les canonniers ennemis, les mit hors de combat et s'empara de deux bouches à feu dont la mitraille moissonnait nos soldats.

Encouragés par ce succès, DEGEORGE et ses deux compagnons, bravant le feu terrible qui partait des remparts d'Ulm, poursuivirent les Autrichiens la baïonnette dans les reins, jusque sous les voûtes de la porte principale, qui se

ferma au moment où ils allaient pénétrer dans la place. Les trois intrépides carabiniers se trouvèrent alors dans une situation des plus critiques. Il fallait se rendre, ou rétrograder au milieu de mille morts, et sous le plomb meurtrier de plusieurs milliers d'ennemis ; sans hésiter, DEGEORGE adopta cette dernière résolution et parvint à rejoindre ses compagnons. Moins heureux que lui, DANS et DIDEL furent mortellement frappés.

Le 10 octobre 1806, DEGEORGE se signala de nouveau à l'affaire de Saalfeld, où il fit des prodiges de valeur. De nombreuses actions d'éclat le firent, à cette époque, remarquer des généraux Suchet et Claparède, qui demandèrent pour lui la décoration de la Légion d'honneur.

DELAUNAY, chef de bataillon. — Le 23 nivôse an V, au combat de Ferrare, il entra un des premiers dans un épaulement dont l'ennemi s'était emparé, contribua à forcer ce dernier à la retraite et fit prisonnier un officier autrichien.

Le 24 nivôse an V, à Rivoli, il fut enveloppé par six Autrichiens qui lui enlevèrent sa capote ; mais, par sa défense vigoureuse, il parvint à se débarrasser d'eux.

Le 25 nivôse an V, il contribua beaucoup à forcer un parti ennemi, au nombre d'environ 200 hommes, à abandonner, dans le bois de Passone, deux pièces de canon que, faute de chevaux, il fit traîner jusqu'à Saint-Martin par des Autrichiens qui venaient d'être faits prisonniers.

DESCHAMPS, capitaine. — Le 16 thermidor an IV, il chargea sur deux pièces d'artillerie et,

quoique blessé à la cuisse d'un coup de biscaïen, demeura à son poste jusqu'à la fin de l'action.

Le 27 brumaire an V, à Rivoli, il délivra deux compagnies cernées par l'ennemi au nombre de 300 hommes, fit prisonnier le commandant de cette troupe qui, coupée dans sa retraite par un détachement de la 4e légère, mit aussi bas les armes.

Le 23 floréal an VII, au combat de Valence, il délivra une cinquantaine de grenadiers français qui, réfugiés dans une cour, étaient pris par les Russes et fit de ces derniers un grand carnage ; n'ayant pu leur faire rendre les armes, il continua de charger sur eux jusqu'au moment où il eut la poitrine traversée d'un coup de feu.

DESCHAMPS, sous-lieutenant. — A été fait sous-lieutenant de grenadiers par ordre du général Moreau, pour sa belle conduite dans la journée du 28 thermidor an VII, à Novi.

DESHAYES, capitaine. — Le 18 thermidor an IV, avec huit chasseurs, a enlevé un convoi d'artillerie, pièces et caissons attelés, et a mis en fuite un détachement de hussards qui l'escortait.

Le 14 brumaire an V, voyant l'ennemi près d'entrer dans Cadinetto avec les Français, il va précipitamment en fermer les portes, rallie en dehors les chasseurs du 2e bataillon, s'y soutient contre l'ennemi jusqu'à ce que le pont de Trente soit incendié et lui ôte le moyen de faire aucune tentative.

DUMAREIX, chef de bataillon. — Comme capitaine, le 16 thermidor an IV, à Castiglione, après

être arrivé un des premiers à la redoute de gauche de l'église, il poursuivit l'ennemi jusqu'à la fin du jour et le débusqua d'une position où il voulait se maintenir.

Le 25 nivôse an V, à Rivoli, il gravit le premier le rocher d'Aspine, malgré le feu le plus vif ; les soldats, encouragés par son exemple, le suivirent et l'ennemi fut culbuté.

Le 16 germinal an VII, devant Vérone, il fit tête à la cavalerie ennemie et rendit vains ses efforts pour rompre le 1er bataillon en colonne.

Le 8 floréal an VII, à Cassano, avec quatre compagnies, il fit mettre bas les armes à un bataillon de grenadiers hongrois.

Comme chef de bataillon, le 2 vendémiaire an VIII, il enleva de vive force Villafranca en Piémont, défendue par 900 hommes, dont 200 cavaliers et trois pièces de canon.

Deshuissart (Joseph), sergent, né à Ville-Parisis (Seine-et-Marne). — Parti en 1792, avec un bataillon de volontaires de son département, il se signala par sa bravoure pendant toutes les guerres de la Révolution, de 1793 à 1799. A l'armée du Rhin, en 1800, il faisait partie d'un peloton de tirailleurs, lorsqu'il se trouva subitement entouré par une compagnie d'infanterie autrichienne ; sommé de se rendre, le brave Deshuissart refuse de déposer son arme, et engage avec l'ennemi un combat inégal, lui tue plusieurs hommes et se défend jusqu'à l'arrivée de ses camarades, qui viennent bientôt le dégager.

Le général Moreau, informé de cet acte d'intrépidité, sollicita en faveur de son auteur la délivrance d'un fusil d'honneur ; il en reçut le

brevet à la date du 29 brumaire an X. Ce brave sous-officier obtint sa retraite en 1804 et alla terminer son honorable carrière dans ses foyers.

Foullu, lieutenant. — Le 6 germinal an VII, il coupa la retraite, sur les bords de l'Adige, à l'arrière-garde ennemie, l'obligea à s'enfermer dans une tuilerie et, après s'être concerté avec deux officiers sur ce qu'il convenait de faire, il attaqua les Autrichiens, enfonça la porte de la tuilerie et fit poser les armes à 400 hommes, parmi lesquels 6 officiers.

Le 8 floréal an VII, à Cassano, il se défendit contre plusieurs hussards, en démonta un d'un coup de fusil et ramena son cheval. Il sauva un sergent qui, blessé de plusieurs coups de sabre, allait être pris par l'ennemi. Il n'a cessé de se distinguer pendant cette journée ; posté à l'entrée d'un bois avec quelques chasseurs, il arrêta la marche de l'ennemi.

Fourtet, chef de bataillon, né à Valence d'Agen (Tarn-et-Garonne). — Entré au service en 1792, dans la compagnie franche de Morlaix, où il avait été nommé lieutenant, Fourtet a fait avec distinction toutes les campagnes de la Révolution, jusqu'au moment du licenciement de l'armée de la Loire. Pendant 25 années, il a pris part à presque tous les combats dans lesquels s'est signalé le brave 17e régiment d'infanterie légère.

Le 16 décembre 1793, cet officier ayant reçu l'ordre de se porter sur-le-champ avec sa compagnie à l'entrée d'un bois d'où les Français avaient été repoussés, ramena à la charge les tambours qui fuyaient, attaqua l'ennemi avec

impétuosité, le culbuta, lui tua un grand nombre d'hommes et fit plusieurs prisonniers.

Le 19 floréal an IV, au combat de Fombio, après le passage du Pô, il s'est emparé de la porte d'une maison où s'était retranchée une compagnie d'Autrichiens, laquelle ayant refusé de se rendre, après trois sommations, voulut tenter une sortie qui réussit d'abord ; mais assaillie de nouveau par le lieutenant FOURTET et les neuf carabiniers qu'il avait avec lui, elle mit bas les armes ; 70 Autrichiens, dont un capitaine, furent faits prisonniers.

Peu de jours après, à la bataille de Borghetto, où les Autrichiens perdirent 1,500 hommes, 500 chevaux et 5 canons, étant à la tête d'une section de ses carabiniers, il traversa le premier le Mincio, sous un feu des plus meurtriers, et contribua puissamment, par cet acte d'intrépidité, au succès qui couronna cette journée.

En 1806, au combat de Saalfeld, FOURTET, avec la compagnie de voltigeurs qu'il commandait comme capitaine, enleva une pièce de canon, s'empara d'une des portes de la ville et la traversa en ripostant au feu terrible qui, de toutes les croisées, était dirigé sur lui. Pendant que l'action était le plus vivement engagée, il franchit en courant la plaine entre Saalfeld et la rivière, entra dans l'eau jusqu'à la ceinture, aborda sur la rive opposée un carré d'infanterie qui résistait au choc de notre cavalerie, fit sur lui une décharge à bout portant et commença la déroute de l'ennemi ; celui-ci, poursuivi par les 9e et 10e hussards, mêlés aux voltigeurs, laissa entre leurs mains un grand nombre de prisonniers. Parvenus à une montagne trop escarpée

pour que les chevaux pussent la gravir, les fuyards tentèrent de se reformer ; mais l'intrépide FOURTET avec ses soldats fonce sur eux, les culbute de nouveau, les pousse la baïonnette aux reins et ne s'arrête qu'après les avoir tous tués, pris ou dispersés.

Le duc de Montebello, témoin de ce succès, avait voulu savoir à quel corps appartenait la compagnie qui avait opéré un mouvement aussi audacieux ; il chargea le général Victor de s'en informer ; celui-ci fit venir le brave FOURTET et, après lui avoir fait plusieurs questions : « Capitaine, lui dit-il, je vous fais mon compliment ; le maréchal Lannes vous observait, vous vous êtes parfaitement conduit, au revoir ! »

Dans la matinée du jour qui précéda la bataille d'Iéna, le brouillard était si épais qu'à peine pouvait-on voir à une distance de quatre pas. Pendant cette brume, quelques coups de fusil entendus sur la hauteur firent présumer au maréchal Lannes que l'ennemi n'était pas fort éloigné. Afin de s'en assurer, il y envoya une compagnie de voltigeurs ; c'était au tour du capitaine FOURTET de marcher ; il partit aussitôt, se dirigea sur le point indiqué, culbuta un poste de 20 hommes et le chassa devant lui ; tout à coup, il fut en présence de quatre bataillons qui, en faisant un feu des mieux nourris, se retiraient lentement à mesure qu'il avançait ; il leur répondit par des décharges réitérées de son peloton et continua cette manœuvre l'espace de plus de 300 toises ; alors les bataillons s'arrêtèrent à un quart de portée de mousqueterie. FOURTET les observait attentivement ; bientôt ils disparurent ; il crut qu'ils se disposaient à l'enve-

lopper ; dans cette incertitude, il détacha autour de lui quelques tirailleurs et resta immobile, espérant qu'averti par le bruit qu'il se trouvait engagé, son régiment ne tarderait pas à le secourir. Cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'il était dans cette position, lorsque les vapeurs venant à se dissiper et l'horizon à s'éclaircir, il se voit au milieu de l'armée prussienne qui, de sa droite à sa gauche, formait un vaste demi-cercle ; aucun corps ne s'ébranle, les quatre bataillons n'interrompent pas leur mouvement de retraite ; mais des nuées de tirailleurs fondent de toutes parts sur la poignée de soldats que guide FOURTET. Il était dans cette situation critique, quand un capitaine de ses amis, étant accouru à son secours avec sa compagnie, ils parvinrent ensemble, par un feu habilement dirigé, à tuer un grand nombre de tirailleurs, à éloigner les autres et à sortir du plus pressant danger. Le maréchal Lannes, qui se trouvait sur la hauteur quand FOURTET arriva, lui dit : « Capitaine, à Saalfeld, il y avait de la bravoure ; ici, à la bravoure vous avez joint la témérité ; vous vous êtes bien défendu, je suis content de vous ; mais, une autre fois, soyez plus sage. »

A minuit, Napoléon fit venir FOURTET et lui demanda ses observations sur la nature du terrain qu'il avait dû apercevoir à droite et à gauche; FOURTET répondit à toutes ses questions d'une manière satisfaisante. Le lendemain, l'attaque eut lieu par les points qu'il avait reconnus et ce fut lui que l'on choisit pour guider le corps d'armée, en tête duquel il marcha avec ses voltigeurs. Il s'acquitta de cette tâche avec beau-

coup d'intelligence et ne commit aucune erreur, malgré un brouillard qui n'était pas moins épais que celui de la veille.

Après s'être successivement fait remarquer par sa bravoure en Italie, en Suisse, en Autriche, en Prusse et en Pologne, Fourtet, qui avait été fait capitaine sur le champ de bataille, et dont les vertus guerrières avaient déjà été récompensées par l'étoile de l'honneur, fut envoyé en Espagne, où de nouveaux exploits le montrèrent digne de la réputation qu'il avait acquise.

Le 19 mars 1809, devant Braga, il chargea à la tête de sa compagnie contre trois pièces de canon et parvint à s'en emparer.

Dix jours après, à Oporto, il s'élança l'un des premiers dans une redoute vigoureusement défendue par les Portugais, tua les canonniers et enleva encore trois bouches à feu.

En septembre 1810, il déploya la plus grande valeur au combat de Busaco : à Sabugal, le 3 avril 1811, il montra un sang-froid et un courage à toute éprenve. Au fort de la mêlée, il offrit son cheval à son colonel qui ne pouvait plus maîtriser celui sur lequel il était monté ; mais cet officier supérieur n'ayant pas voulu accepter une offre aussi généreuse, le chef de bataillon Fourtet mit pied à terre et envoya son cheval au capitaine Pioche dangereusement blessé, sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi que le nombre avait rendu victorieux. Au risque d'être fait lui-même prisonnier, le brave Fourtet suivit à pied le mouvement rétrograde de son régiment.

Le 16 décembre 1812, à Bohnsaek, près de Dantzig, il résista avec son bataillon à 600 Rus-

ses soutenus par 400 hommes d'infanterie et 4 pièces de canon. Obligé de se retirer, après un combat des plus meurtriers, il le fit en bon ordre, marchant en bataille, au pas ordinaire, et se frayant un passage à travers la cavalerie qui l'environnait de toutes parts. Arrivé à Neufehr, où la brigade du général Gault vint à son secours, il reprit l'offensive, culbuta l'ennemi, le poursuivit avec vigueur pendant plus d'une lieue et le força de se précipiter au galop sur les glaces de la Vistule, pour sauver son artillerie.

GOUDAUX (Jean), capitaine. — Le 16 thermidor an IV, à Castiglione, il enlève une pièce de canon défendue par un détachement nombreux d'infanterie et de cavalerie.

Le 13 brumaire an VIII, ayant pris le commandement du 1er bataillon, il protégea la retraite de la division de Villafellata et empêcha, par ses manœuvres, qu'elle ne fût enveloppée et prise dans cette journée.

GRENET, capitaine. — Le 7 germinal an V, il arriva le premier aux portes du château de Milbach et sabra plusieurs Tyroliens qui le mettaient en joue. Il entra le premier au château, suivi d'un carabinier auquel il sauva la vie, et tua un Tyrolien qui gardait la porte du château.

Le 26 nivôse an V, à Rivoli, avec un sergent et 14 chasseurs, il fit, sur les hauteurs de la Corona, 500 prisonniers, dont 4 officiers.

Le 21 ventôse an VII, avec 150 hommes, il défit, près d'Acqui, les insurgés, au nombre de 800, leur prit une pièce de canon et délivra le bataillon de la 29e légère, prisonnier dans Acqui.

GUIBÉGA, capitaine. — Il y avait à peine trois mois que le capitaine GUIBÉGA avait obtenu ce grade, lorsqu'il se présente à son général pour lui demander celui de chef de bataillon : « Vous l'avez gagné il y a quinze jours, lui dit le général, mais j'ai cinq capitaines plus anciens que vous qui ont mérité ce grade et je dois les faire passer avant vous. » — « Eh bien! général, lui dit GUIBÉGA, je vous donne ma parole d'honneur que je vous forcerai la main. » — « Eh bien! essayez, dit le général. »

Huit jours s'étaient à peine écoulés, qu'on vit, à l'affaire de Cairo, le capitaine GUIBÉGA devancer à travers une pluie de balles, la tête d'une colonne, se jeter dans une redoute, y faire le coup de sabre avec deux officiers et un sergent, tuer le dernier, désarmer les deux autres et chasser tous les défenseurs de la redoute. Le général, présent à cet acte d'audace et de bravoure, lui accorde le grade demandé dans la redoute même et au milieu du feu de l'ennemi.

GUILMAIN, caporal. — Le 1er frimaire an V, envoyé en patrouille avec 4 chasseurs dans les gorges de Passone, le caporal GUILMAIN fait mettre bas les armes à 50 hommes.

GIOMARD, capitaine. — Le 6 germinal an VII, à l'attaque qui eut lieu sur Sona, accompagné d'un sergent et de 3 voltigeurs seulement, il fonça sur un poste ennemi qui les tenait en joue et fit 11 prisonniers.

HENON, capitaine. — Dans le combat du 4 novembre 1796, à Mori, nul ne fit preuve de plus d'énergie que le capitaine HENON ; placé avec

quatre compagnies sur les hauteurs de Segonzano, il avait l'ordre d'attendre la brigade qui était à Pergine. Celle-ci fit son mouvement par une autre route et le capitaine HENON se trouva cerné et sommé de mettre bas les armes. Pour toute réponse, il se jeta à la tête de sa troupe et se fit jour.

HENRY (Adrien), carabinier. — Le 16 germinal an VII, à Bussolengo, en Italie, ce militaire s'est particulièrement distingué, a fait 8 Autrichiens prisonniers et a été blessé à la cuisse gauche.

Le 14 octobre 1805, il se dévoua pour passer le Danube à la nage, afin de sonder le fleuve qui était alors débordé; ne calculant aucun danger, il n'écouta que son courage et fut l'un des quatre soldats qui se dévouèrent à la demande du général Suchet et du duc de Montebello; il fit, dans cette journée, un capitaine et un soldat prisonniers.

HERLAND, lieutenant. — Le 16 novembre 1796, à Rivoli, ayant été pris et dépouillé par les Croates, non seulement il s'échappa de leurs mains, mais encore dégagea deux de ses camarades, prisonniers comme lui.

Le 14 janvier 1797, à Rivoli encore, le lieutenant HERLAND se trouvant inopinément en face d'une douzaine de Croates, en désarma un et fit le reste prisonnier.

HUC, capitaine. — Le 2 frimaire an IV, dans la rivière de Gênes, il reçut l'ordre d'attaquer avec 150 hommes l'ennemi retranché, lui enleva plusieurs redoutes, et notamment l'une d'elles, défendue par quatre pièces d'artillerie et une

grosse troupe d'infanterie dont il écharpa la majeure partie; bientôt, un autre corps autrichien s'avança pour reprendre cette redoute; mais le capitaine Huc tourna contre lui l'artillerie dont il s'était emparé, l'ébranla par son feu, puis se jeta sur lui à la baïonnette et le mit en déroute.

Le 16 thermidor an IV, il monta au fort de Castiglione, y prit deux pièces de canon et fit 400 prisonniers.

Le 15 brumaire an V, il délivra une compagnie cernée par un régiment autrichien.

Le 25 nivôse an V, à Rivoli, il chargea un bataillon autrichien, le mit en déroute et fit un grand nombre de prisonniers.

Impérial, lieutenant. — Comme tambour-major, le 25 nivôse an V, il se comporta avec la plus grande valeur; il culbutait l'ennemi, tantôt à coups de canne et de sabre, tantôt à coups de pierre et de poing, et mit plusieurs Autrichiens hors de combat.

Le 8 pluviôse an V, il entra le premier dans la redoute de Brentonico, frappant sur l'ennemi à coups de canne, et en chassa ceux qui la défendaient.

Jamotte, caporal. — Le 24 décembre 1800, le caporal Jamotte entre seul à la baïonnette dans une redoute avancée du Mont-Tonal, s'y bat longtemps contre trois Autrichiens, en met deux hors de combat, fait l'autre prisonnier et jette tellement l'épouvante dans la redoute qu'elle tombe au pouvoir des Français.

Jullien, capitaine. — Le 16 thermidor an IV, à l'attaque de Castiglione, il est entré l'un des

premiers dans la ville et, d'un coup de sabre, il a mis hors de combat un canonnier sur le point de mettre le feu à une pièce chargée à mitraille; il a, par ce moyen, évité la perte de plusieurs braves qui en eussent été infailliblement victimes.

Kuder, capitaine. — Le 14 janvier 1797, à Rivoli, ayant été fait prisonnier, il attaqua son escorte, tua un de ceux qui la composaient, en étourdit un autre et s'échappa.

Lacomblée, porte-aigle, né à Forest (Nord). — Entra au service le 10 septembre 1792 dans un des bataillons de volontaires qui formèrent la 17e demi-brigade d'infanterie légère. Il fit les campagnes de 1792, 1793 (ans II et III), à l'armée de Sambre-et-Meuse et fut nommé caporal le 19 prairial an III. Passé en l'an IV à l'armée d'Italie, où il fit la guerre jusqu'en l'an VIII, il se distingua, le 19 floréal an IV, au passage du Pô et au combat de Fombio; il fit des prodiges de valeur au combat de Borghetto et passa un des premiers le pont du Mincio, le 19 prairial suivant. Blessé d'un coup de feu à l'affaire du 12 nivôse an V, il fut fait sergent le 21 ventôse de la même année et se distingua de nouveau, le 2 messidor an VII, à l'affaire d'Alexandrie, où il reçut un coup de feu. Employé en l'an IX à l'armée des Grisons, il reçut un fusil d'honneur le 29 messidor an X et servit en l'an XII et XIII à l'armée des côtes de l'Océan. Il prit part aux opérations de la Grande Armée en Autriche, en Prusse et en Pologne, et se trouva aux affaires d'Ulm, d'Austerlitz, de Hollabrünn, de Saalfeld, d'Iéna, où il fut blessé d'un coup de feu à la

hanche gauche ; de Prenzlau, de Pultusk et d'Ostrolenka. Sous-lieutenant au 17e léger, le 21 décembre 1806, il fut promu lieutenant le 8 octobre 1808 et servit en Espagne et en Portugal, où il combattit avec une grande bravoure aux affaires de Braga, d'Oporto, de Penafiel et de Busaco. Premier porte-aigle du régiment le 2 février 1809, LACOMBLÉE fut admis à la retraite le 10 juillet 1811.

LEJOSNE, chef de bataillon. — Comme sergent-major, à la 2e attaque du Mont-Tonal, il s'élance le premier sur un retranchement, décide par son exemple ses camarades à le suivre, débusque l'ennemi et lui fait plusieurs prisonniers ; quoique blessé d'un coup de feu qui lui avait traversé l'épaule, il ne quitte le lieu du combat que lorsqu'on l'emporte de force. Le Premier Consul lui décerna un fusil d'honneur.

Comme capitaine : A l'affaire devant Oporto, le général de division Delaborde demanda s'il n'avait pas quelques braves grenadiers pour exécuter une troisième charge ; ayant réuni tout ce qui lui restait de carabiniers, il exécuta cette charge avec autant d'audace que de sang-froid, repoussa l'ennemi, fut blessé d'un coup de feu au bas-ventre et ne cessa pour cela de combattre que lorsqu'il reçut l'ordre de rétrograder.

A l'attaque de la montagne de Busaco, la colonne ayant été arrêtée à une petite distance d'un des principaux rochers, il demanda au général Foy de lui permettre de s'en emparer ; en moins de cinq minutes, 15 de ses grenadiers y furent établis.

LEGENDRE, lieutenant. — Comme sous-lieute-

nant, à la bataille d'Austerlitz, étant à la tête de 20 chasseurs, il sauva une section de voltigeurs chargée par 250 cosaques.

Comme lieutenant, au combat de Saalfeld, à la tête de ses tirailleurs, il traversa la rivière en poursuivant l'ennemi, le força d'abandonner deux pièces de canon et deux caissons qui furent conduits sur-le-champ au parc d'artillerie.

Lesire (Jean), sergent, né à Chalon-sur-Saône. — Le 8 mai 1796, au combat de Fombio, où 5,000 Autrichiens, commandés par le général Liptai et soutenus par plusieurs pièces de canon, furent défaits par une poignée de Français, l'intrépide sergent Lesire, suivi de 5 carabiniers, s'élança le premier sur les retranchements ennemis et fit mettre bas les armes à un capitaine ainsi qu'à 70 soldats autrichiens qui se constituèrent prisonniers.

Peu de temps après, ce sous-officier fit encore des prodiges de valeur à la bataille de Rivoli.

Le 24 décembre 1800, le courage qu'il déploya au Mont-Tonal, où, en se précipitant dans les rangs de l'ennemi, il fit mordre la poussière aux plus audacieux, et reçut lui-même une blessure glorieuse, lui valut un fusil d'honneur décerné par le Premier Consul le 20 novembre 1801.

Lestins (François), sergent. — Se signala pendant les campagnes de l'armée d'Italie en 1795 et 1796, notamment à la bataille de Castiglione, le 16 thermidor an IV, où il fit deux prisonniers et s'empara d'un caisson de munitions avec son attelage. Le Premier Consul lui adressa, le 6 frimaire an XI, le brevet d'un fusil d'honneur.

Levèque, chef de bataillon. — A protegé avec 800 hommes contre 6,000 Autrichiens la retraite de la division Vaubois au combat de Cadinetto et, malgré les efforts de l'ennemi, a fait brûler le pont de Trente pour arrêter sa marche (14 brumaire an V).

Maurice (Jean), sergent, né à Saquenay (Côte-d'Or). — Le 25 germinal an IV, il s'élança le premier dans les redoutes de Dégo, tua plusieurs Piémontais à coups de baïonnette et leur enleva un drapeau. Ce brave se distingua encore au combat du 16 germinal an VII.

Maurin (Jean), carabinier, né à Marseille (Bouches-du-Rhône). — Le 27 avril 1799, étant en tirailleur, il fut cerné par 16 cavaliers ennemis ; sans rien perdre de son sang-froid, il se plaça derrière un arbre, en tua cinq à coups de fusil et aurait fait subir le même sort aux autres, s'ils ne s'étaient sauvés à toute bride.

Meunier, lieutenant. — Le 22 fructidor an VII, il a défendu avec 22 hommes un mamelon en avant d'Avigliano, contre 400 Autrichiens appuyés de trois pièces de canon.

Le 13 brumaire an VIII, il a repoussé deux fois la cavalerie ennemie avec un peloton de chasseurs et a contribué à favoriser la retraite de la demi-brigade.

Michel, lieutenant. — Le 17 messidor an IV, ayant eu son sabre coupé par un coup de feu, il s'arma de pierres pour en assaillir les Autrichiens qui voulaient s'emparer de la position où il était et, par sa résistance, donna le temps d'arriver à une troupe française de renfort.

Le 24 nivôse an V, une terreur panique s'étant emparée de ses soldats, il resta seul à son poste avec le capitaine et un sergent, prit un fusil, se mit en faction et ne fut rejoint par sa troupe qu'à onze heures de la nuit.

MOINEAUX (Jean), sergent, né à Blauzac (Charente). — Le 7 thermidor an IV, il avait fait cinq prisonniers et les ramenait à son corps, lorsqu'il fut assailli par un piquet de cavalerie ; il se défendit avec opiniâtreté ; mais, écrasé par le nombre, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille.

MONDAIN (Jacques), sergent à la 2e compagnie du 2e bataillon, né dans le Calvados. — On lit dans l'arrêté consulaire du 29 brumaire an IX, qui accorde un fusil d'honneur à ce sous-officier :

« MONDAIN se conduisit d'une manière héroïque à la bataille de Rivoli, le 25 nivôse an V. Ce militaire s'est distingué dans toutes les actions et a toujours été le premier à la charge, à la tête de ses camarades ; en retraite, il restait toujours le dernier ; ses discours et sa persévérance contribuèrent beaucoup à la défaite de l'ennemi, qui fut mis en déroute ; il fut blessé dans cette affaire ».

MOREAUX (Jérôme), sergent à la 5e compagnie du 3e bataillon, né dans le département du Lot. — Au combat de Montelegino, le 21 germinal an IV, au moment où la redoute était assaillie par l'ennemi, il fit une sortie à la tête de quelques chasseurs, le culbuta et s'empara d'un des retranchements.

Au fort de Céva, placé sur les glacis, il empêcha les canonniers ennemis, par les coups de feu bien dirigés qu'il enfilait dans l'embrasure, de faire jouer une pièce sur le pont du Tanaro, par lequel devaient passer les troupes françaises.

Le 29 brumaire an X, le Premier Consul lui adressa le brevet d'un fusil d'honneur.

OLAGNIÉ, caporal. — S'empara d'un drapeau au combat de Dégo.

PICON (Jean-Joseph), tambour, né à Nice (Alpes-Maritimes). — A la bataille de Mondovi, PICON ne cessa pas de marcher un instant à la tête de ses camarades. Lorsqu'on eut ordonné l'attaque, il traversa le premier le Tanaro en battant la charge, sous une grêle de mitraille. Les troupes, l'apercevant sur le rivage opposé et se sentant électrisées par une telle intrépidité, se précipitèrent dans le fleuve et s'avancèrent à la baïonnette contre les positions de l'ennemi, qui furent emportées de vive force. PICON, après avoir franchi le fossé, sauta le premier dans une redoute.

POUPON, sergent-major. — A la bataille de Borghetto, il se précipita un des premiers sur le pont du Mincio, enfonça la porte derrière laquelle se trouvaient les Autrichiens et, aidé de quelques camarades, les mit bientôt en déroute.

PRÉCOP (François), chasseur, né à Mareuil (Dordogne). — Au combat de Cassagno, PRÉCOP, dont la bravoure avait déjà été remarquée dans tous les engagements que la demi-brigade avait

soutenus, voyant que l'ennemi faisait sur sa compagnie un feu des plus meurtriers, s'élance au milieu des tirailleurs dont la mousqueterie était si terrible, renverse, tue à coups de baïonnette tout ce qui lui oppose de la résistance, et parvient à mettre en déroute cette troupe, dont les balles avaient fait d'affreux ravages parmi nos soldats.

Renaud (Pierre), chasseur, né à Sens (Yonne). — Au combat de Rivoli, il se mit à la poursuite des Autrichiens, et en tua plusieurs à coups de fusil. Cette manière de combattre ne convenait cependant pas à son bouillant courage. Il voulait une gloire difficile et non du sang répandu sans danger ; ce fut à la baïonnette qu'il se précipita au milieu des fuyards ; entouré de tous côtés, il fit un affreux carnage, et lorsqu'il tomba blessé sur le champ de bataille, son corps reposa sur ceux d'un monceau d'ennemis, que seul il avait immolés.

Romieré (Jean), chasseur, né à Rodez (Aveyron). — A l'affaire de Valence en Piémont, Romieré se distingua pas un courage à toute épreuve. Etant en tirailleur, il tua à coups de fusil des canonniers qui manœuvraient une pièce et larda les autres à coups de baïonnette ; mais, comme l'ennemi avait eu le temps de couper les traits et d'emmener les chevaux, il alla dans les rangs ennemis chercher 4 grenadiers russes, qu'il fit prisonniers, et qu'il força à traîner le canon jusqu'au quartier général français.

Saisse, lieutenant. — S'est distingué aux combats de Cagliano et du Lavis et notamment dans

ce dernier, où, fait prisonnier et conduit par 5 Autrichiens, il en précipita un dans un abîme et parvint à échapper aux poursuites des autres.

SALICETY, capitaine. — Le 5 thermidor an IV, à Castiglione, à la tête de 15 chasseurs, il a enlevé un retranchement défendu par un ennemi nombreux, a fait plusieurs prisonniers et tué de sa main un grenadier qui refusait de se rendre.

SCHROFFER. — Dans la nuit du 24 brumaire an VIII, à la tête de 50 hommes, il a enlevé un poste ennemi malgré la supériorité du nombre et l'avantage de la position où les Autrichiens étaient retranchés, a fait tomber sous ses coups plusieurs de ceux qui en défendaient l'approche et a pris des armes et des bagages.

SIMONIN (Antoine), sergent-major, né à Mendres (Vosges). — A la bataille de Castiglione, le 16 thermidor an IV, il se mit à la tête de quelques tirailleurs et chargea un bataillon ennemi. Tout ce qui osa s'opposer à son passage fut renversé. SIMONIN, arrivé au centre du bataillon, s'empara du drapeau et mit en fuite ceux qui le défendaient.

SUILLIOT, lieutenant. — A délivré, le 8 floréal an VII, un caporal et 7 fusiliers de la 33e de ligne, qu'emmenaient prisonniers deux hussards autrichiens ; a tué de sa propre main un de ces derniers et a coupé les jarrets aux deux chevaux.

THIERRY (Louis), adjudant sous-officier. — Après une action dans laquelle un bataillon de la 17e légère, commandé par le capitaine BONNAIRE,

venait de repousser l'ennemi avec des forces supérieures, THIERRY, alors sergent de voltigeurs, et qui s'était déjà signalé par plusieurs actions d'éclat, aperçoit 20 Autrichiens qui, retranchés dans une maison, faisaient feu par les croisées. Aussitôt, il conçoit le hardi projet de les déloger; il se détache de sa compagnie, se dirige seul vers l'entrée de la maison, enfonce la porte et les somme de se rendre. Surpris d'une pareille audace, les Autrichiens mettent bas les armes et défilent honteusement devant l'intrépide sergent, dont les menaces les avaient effrayés.

VIDAL (Jean), chasseur, né à Avignon (Vaucluse). — Ce militaire, blessé dangereusement dans le combat du 27 floréal an VII, continua à se battre avec beaucoup de bravoure, malgré la perte de son sang, et reçut un second coup qui le mit hors de combat.

WALLERAND (Benoit), capitaine, né à Maubeuge (Nord). — Comme sergent, à la bataille de Castiglione, le 16 thermidor an IV, ayant été fait prisonnier par deux hussards après avoir reçu deux coups de sabre sur la main il parvint à s'en débarrasser et à les mettre en fuite.

A l'affaire du 27 brumaire an V, au premier combat de Rivoli, il entra le premier, dans les retranchements qui nous avaient été enlevés et coopéra à la prise de 500 ennemis.

Sa conduite pendant les campagnes d'Allemagne et de Pologne lui valut successivement les grades de sous-lieutenant et de lieutenant les 10 janvier et 21 décembre. Passé en Espagne en 1808, il fut nommé capitaine en 1809, le 27 mars; il re-

çut le 28 avril, en avant d'Oporto, un coup de feu qui lui fracassa la main droite, et fut obligé de prendre sa retraite le 1er août suivant.

2° — 92e régiment d'infanterie de ligne.

Alix, caporal. — Au combat de Neunkirchen, le 21 décembre 1800, le caporal Alix s'embusque avec 6 hommes dans un chemin creux par lequel doit passer un bataillon de grenadiers hongrois, l'attaque, lui tue beaucoup de monde et force le reste à prendre la fuite ; il avait déjà fait prisonnier le commandant de ce bataillon, quand il fut atteint d'un coup mortel.

Augibout, caporal. — A l'affaire de Montefacio, fit deux prisonniers et tua un troisième Autrichien qui refusait de se rendre.

Aubert (Pierre), sergent. — Se distingua particulièrement le 11 vendémiaire an III en passant cinq fois la Roër à la nage, pour aller chercher des cartouches, et en sauvant, le même jour, la vie à deux officiers que le courant entraînait. Bel exemple de dévouement à ses chefs.

Bernier, soldat. — A l'affaire du 16 germinal an VIII, il délivra successivement des mains des Autrichiens le chef de sa demi-brigade et un chef de bataillon.

Duthis (Louis), lieutenant de voltigeurs. — Pendant l'insurrection du Tyrol, en 1809, la si tuation des troupes était d'autant plus critique, qu'elles se trouvaient séparées les unes des au-

tres et que chaque compagnie isolée était coupée de ses communications avec les autres. Il était urgent d'informer de cet état de choses le quartier général qui se trouvait alors à Brixen.

Duthis, que, dans plus d'une occasion, son courage avait déjà signalé comme un des plus braves soldats, offrit de se charger de cette mission. Il partit avec 6 hommes ; mais à peine se fut-il engagé dans la campagne, qu'il fut rencontré et attaqué par un fort parti d'insurgés; sans s'effrayer du nombre, il marcha aussitôt à eux, les culbuta, les mit en déroute, les poursuivit à travers les gorges du Tyrol et arriva à Brixen, après avoir couru mille dangers.

Comme lieutenant de voltigeurs, attaqué le 8 février 1814, sur les bords du Mincio, par des forces supérieures, il les mit en fuite, fit plusieurs prisonniers et enleva à l'ennemi une grande quantité de munitions et de bagages.

Koop, fusilier. — Pendant le blocus de Gênes, dans un engagement de tirailleurs, il s'empara seul d'un poste de 11 hommes auxquels il fit mettre bas les armes.

Larivière (Jean). — En 1799, dans un combat de tirailleurs, il fit plusieurs prisonniers et enleva une pièce de canon.

Ladrière, capitaine. — Chargé, à la prise de Parme, de conduire sa compagnie à l'assaut, il s'acquitta de cette périlleuse mission avec autant d'intelligence que de bravoure, et fit 607 prisonniers, dont un colonel et 15 officiers.

Lafolie, caporal. — En 1800, à l'affaire de Montefacio, il se précipita seul sur l'ennemi et

fit, quoique blessé, plusieurs prisonniers, dont un officier.

MARATHON, caporal. — A la bataille de Hondschoote, en 1793, le caporal MARATHON attaqua seul douze hommes qui escortaient un caisson, en tua trois, mit les autres en fuite, prit le caisson et trois chevaux et ne voulut accepter aucune récompense. « Nous lui avons demandé ce qu'il voulait, disent les représentants dans leur rapport : un poste d'honneur, a-t-il répondu, montrant ainsi un désintéressement digne d'éloges. »

MARTINEAU, caporal. — Au combat de Wohleran, en 1799, le caporal MARTINEAU, entouré par un peloton de cavalerie ennemie, continue de se défendre avec le plus grand courage et tue trois des assaillants ; mais accablé par le nombre, il tombe baigné dans son sang, après avoir reçu 22 coups de sabre et un coup de feu ; il revient à la vie, après être resté douze heures parmi les cadavres.

MARTHE, chef de bataillon. — Se signala, le 30 avril 1813, au déblocus de Glogau, en défendant avec une rare bravoure la tête du pont vigoureusement attaquée par l'ennemi, qui fut repoussé avec de fortes pertes.

MARÉCHAL (Sébastien), sergent à la 7e compagnie du 1er bataillon. — Au siège de Gênes, le premier jour du blocus. il parvint seul à désarmer un poste de neuf hommes retranchés à Madone de Sastry et les fit prisonniers.

MEUNIER (Louis), caporal. — Le 21 germinal an VIII, à Gênes, il parvint à retirer son capitaine des mains de l'ennemi.

Robinet, fusilier. — Deux compagnies de grenadiers et de fusiliers, chargées d'attaquer les avant-postes autrichiens le 11 mai 1800, s'amusaient à tirailler lorsque Robinet, fusilier à la 2e compagnie du 2e bataillon, se précipite sur les premiers postes et les attaque à lui seul; son exemple donne l'élan à ses camarades et l'ennemi est débusqué.

Sancre, fusilier. — A l'affaire de Montefacio, il arrêta seul sept Autrichiens, parmi lesquels étaient trois officiers.

Taquard, capitaine. — A l'affaire du 23 germinal an VII, en Italie, quoique n'étant pas encore guéri d'une blessure qu'il avait reçue le même mois, et ayant encore le bras en écharpe, il culbuta à la baïonnette, avec 15 hommes, plus de 50 Russes, dont l'officier resta sur le champ de bataille.

A l'affaire du 21 germinal an VIII, étant avec 15 hommes sur une montagne derrière Savone, et ses hommes ayant été repoussés, il combattit seul au milieu de l'ennemi jusqu'au moment où ses hommes, encouragés par son exemple, revinrent à la charge et le sauvèrent; il se retira en faisant feu, se réunit à une autre compagnie, prit une position avantageuse et arrêta l'ennemi, auquel il détruisit beaucoup de monde.

Le 22 du même mois, étant sur la montagne des Victoires, derrière Savone, et chargé de former avec sa compagnie l'avant-garde du bataillon, il se porta pour l'encourager à une centaine de pas en avant d'elle, rencontra un poste ennemi de six hommes, le chargea, en mit cinq en fuite et fit le sixième prisonnier.

THOMAS, caporal à la 4e compagnie du 1er bataillon. — Chargé, le 21 floréal an VIII, d'attaquer un poste avec huit hommes de sa compagnie, il se trouve abandonné par eux au moment de l'attaque. Il la tente à lui seul et ne se retire que lorsqu'il est assailli par le nombre. Avait été blessé déjà deux fois dans la même campagne. THOMAS montrait ainsi que l'accomplissement du devoir devait être la seule pensée d'un soldat.

WEISS (Nicolas), capitaine. — Le 8 mai 1793, en avant de Valenciennes, il enleva, à la tête de sa compagnie, qu'il commandait en qualité de sous-lieutenant, une redoute garnie de trois bouches à feu, défendue par 130 Autrichiens, qui furent mis en déroute, laissant 25 prisonniers.

Le 30 frimaire an IX, comme capitaine, en avant de Neunkirchen, chargé de la défense d'un défilé, il soutint, à la tête de deux compagnies de son régiment, les efforts de 1,200 ennemis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, et fut blessé dans l'action.

3o — 17e régiment d'infanterie légère et 92e régiment d'infanterie.

(1816 à 1887.)

ANTHEUNIS, sergent-major. — Le 4 septembre 1866, le train express partant de Niort, devant arriver à St-Maixent à 8 h. 12 minutes du soir, dérailla à un kilomètre environ de cette ville. Quatre wagons arrachés violemment du train, à la sortie d'une courbe considérable que fait la

voie en cet endroit, furent précipités dans un ravin à gauche de la route.

Six personnes furent tuées, vingt-deux furent blessées. Parmi ces dernières se trouvait le sergent-major ANTHEUNIS. Bien que blessé à la tête et plus grièvement encore aux reins, il persista à rester sur le lieu du sinistre pour diriger le sauvetage. Ce ne fut qu'après de vives instances et quand toutes les victimes eurent été relevées, que ce sous-officier consentit à entrer à l'hôpital.

BARRIÈRE (Jean), soldat de 1re classe de la 2e compagnie du 4e bataillon. — A obtenu, le 15 février 1877, une médaille d'honneur en argent de 2e classe, pour avoir sauvé à Aurillac, le 13 novembre 1876, au péril de sa vie, un homme en danger de se noyer.

BEAUGRAND, caporal de la 3e compagnie du 2e bataillon. — Dans la journée du 9 janvier 1868, à Lalla-Maghrnia, un soldat étant allé puiser de l'eau dans la rivière, alors très grossie par la pluie, a glissé sur la berge, et entraîné par le courant, se trouvait exposé au plus grand danger, lorsque le caporal BEAUGRAND s'est résolument jeté à l'eau tout habillé et est parvenu à sauver son camarade, non sans péril pour lui-même.

BIRON, voltigeur. — Le voltigeur BIRON, doué d'une forte constitution et d'une grande énergie, s'est fait remarquer dans toutes les expéditions par son activité et son ardeur à rechercher les postes les plus périlleux.

Au mois de mars 1840, à la prise de Cherchell,

il escalade le premier la muraille qui entoure cette ville.

Pendant l'expédition de Médéah, chaque combat lui fournit l'occasion d'être cité à l'ordre, Le 29 avril 1840, au combat de l'Oued-Djer, dans un retour offensif exécuté par sa compagnie, il aborde un des premiers les Arabes à la baïonnette, les poursuit longtemps et pénètre avec deux de ses camarades dans un douar, d'où il ramène 50 moutons environ.

Le 20 mai 1840, au retour de Médéah, la compagnie à laquelle appartenait Biron était d'extrême arrière-garde ; cinq ou six réguliers, embusqués derrière des rochers, avaient déjà blessé plusieurs hommes ; Biron, accompagné du voltigeur Pierre, prend un chemin détourné, se précipite sur eux à l'improviste, en tue un d'un coup de fusil et met les autres en fuite.

Le même jour, au bois des Oliviers, la ligne des tirailleurs de l'arrière-garde, étant vivement attaquée, est obligée de faire plusieurs retours offensifs ; dans l'un d'eux le sous-lieutenant Daillé, enveloppé par les réguliers, est dégagé par Biron qui, peu d'instants après, reçoit un coup de feu à bout portant et a le bras droit fracassé.

Bois, Charrière, soldats de 2e classe. — Les soldats de 2e classe Bois et Charrière, de faction, le premier à la porte des condamnés, le second sur la terrasse de la prison civile de Tlemcen, où se trouvaient cinq condamnés à mort arabes, ont montré un grand courage en s'opposant à l'évasion de ces condamnés qui, armés d'une barre de fer, avaient terrassé et blessé griève-

ment deux de leurs gardiens, dans la nuit du 24 au 25 août 1868, et se seraient évadés sains et saufs sans la vigoureuse résistance des deux sentinelles Bois et Charrière. En effet, leurs armes brisées, les blessures nombreuses et graves qu'ils ont faites aux condamnés, le témoignage des gardiens, auxquels ils ont porté le plus grand secours et peut-être sauvé la vie, prouvent qu'ils se sont conduits en soldats énergiques, pleins de courage et de sang-froid. Le colonel, en récompense de leur belle conduite, les a nommés soldats de 1re classe.

Le sergent Millot, chef de poste de la prison, qui a fait preuve d'intelligence, de résolution et d'initiative en cernant les maisons voisines, par lesquelles les prisonniers pouvaient s'évader, et en arrêtant lui-même un condamné, est également nommé de 1re classe, ainsi que les soldats Dumont et Nicolas, qui l'ont aidé dans cette circonstance avec beaucoup de vigueur.

Canton, caporal. — Le 15 juin 1840, au col de Tenia, le caporal Canton, des voltigeurs du 2e bataillon, ayant eu un bras fracassé par une balle dans une mêlée, continue à combattre malgré cette grave blessure; il se précipite sur un régulier, qu'il tue d'un coup de baïonnette.

Canton a été cité à l'ordre de l'armée pour cette action.

Charrière, soldat de la section hors rang. — Dans la journée du 22 avril 1879, vers 6 heures du soir, le soldat Charrière, passant sur le pont Bourbon, établi sur la Jordanne, à Aurillac, aperçut une enfant de deux ans entraînée par le

courant. N'écoutant que son courage, le soldat CHARRIÈRE descendit sur la berge, se mit à l'eau et la ramena saine et sauve.

CORAZE (Alexandre-Marius), tambour-major.— Pendant l'attaque du 22 novembre 1836, sur le Coudiat-Ati, l'infanterie du bey, qui suivait la cavalerie, franchit au pas de course, sans être vue, le ravin qui la séparait de nous et allait pénétrer dans le camp. Le tambour-major CORAZE l'ayant aperçue le premier, saisit la carabine et l'instrument d'un de ses clairons, s'élance sur les Arabes en s'écriant : « *A moi, soldats !* » Il sonne la charge et fait reculer l'ennemi jusqu'au ravin, suivi d'un seul homme qui tombe mort à ses côtés. M. le sous-lieutenant porte-drapeau BERNARD accourt à la tête de plusieurs soldats ; un Arabe l'ajuste à bout portant ; le tambour-major CORAZE le sauve d'une mort presque certaine, et empêche le drapeau d'être pris, en tuant cet Arabe d'un coup de carabine.
Ce brave sous-officier fut cité à l'ordre de l'armée pour cette action, et décoré le 13 janvier 1837.

DAVIN (Frédéric), sous-lieutenant. — Dans la province de Constantine, au mois d'avril 1839, la colonne du général Galbois se trouve, après une marche de trois jours par une pluie battante, dans la nécessité de traverser un torrent très rapide et très profond en plusieurs endroits. Un soldat du train des équipages, monté sur son mulet, est entraîné par le courant et disparaît avec sa monture. M. le sous-lieutenant DAVIN, ne consultant que son courage, se jette dans le torrent et parvient, après de grands efforts à

dégager de dessous son mulet ce soldat, qu'il sauve d'une mort certaine.

Pour cette action, M. Davin a reçu une médaille d'argent de 2e classe.

Demant, chasseur. — Reçoit le 7 février 1844 une médaille d'honneur qui lui est décernée pour avoir sauvé au péril de ses jours une femme tombée dans la Seine.

Deville, clairon. — Le 15 juin 1840, au col de Ténia, près du bois des Oliviers, dans un moment où les Arabes combattaient avec beaucoup d'acharnement et cherchaient à envelopper l'arrière-garde, le capitaine Magagnosc donne l'ordre au clairon Deville de sonner la charge, ce qu'il fait aussitôt ; un régulier vient s'embusquer à quelques pas, Deville l'aperçoit, se jette sur lui, le frappe de sa baïonnette, le terrasse, pose son pied sur sa tête et continue à sonner la charge.

Deville a été cité pour ce fait à l'ordre de l'armée et décoré le 13 septembre 1841.

Dommanget, caporal, — lequel déjà l'année précédente avait sauvé deux personnes qui se noyaient dans la Sarthe, est mis le 22 août 1863 à l'ordre de la 2e division militaire pour avoir sauvé un habitant d'Alençon courant le même danger.

Ernst, carabinier. — A la première expédition de Constantine, le 22 novembre 1836, les 1er et 2e bataillons du régiment, après avoir passé sur le Coudiat-Ati une nuit sans feu et sans abri, au milieu d'une neige épaisse, furent attaqués vers la pointe du jour par 500 cavaliers arabes envi-

ron et une nombreuse infanterie ; comme les armes étaient mouillées et que l'on ne pouvait s'en servir pour faire feu, les deux bataillons du 17e léger s'élancèrent à la baïonnette sur les assaillants, en tuèrent et blessèrent un grand nombre ; les autres prirent la fuite. Le caporal BATAILLE, des carabiniers du 3e bataillon, se précipita sur un groupe d'une quarantaine d'Arabes pour s'emparer d'un drapeau ; il fut malheureusement arrêté dans son élan par une balle qui lui traversa la cuisse. Le carabinier ERNST, de la même compagnie, plus heureux que lui, s'empara du drapeau après avoir tué au milieu des siens celui qui le portait.

ERNST fut décoré pour cette belle action.

FRANÇOIS, fusilier ; CHARLES, voltigeur. — Sont cités le 30 décembre 1862 à l'ordre de la 5e subdivision de la 1re division militaire : le premier pour avoir concouru au sauvetage d'une femme dans une maison incendiée ; le second pour être resté dans l'eau pendant tout le temps d'un incendie à Troyes.

GAYCHET (Jean-Baptiste), caporal-tambour. — Le Ministre de l'intérieur, sur la proposition du Ministre de la guerre, a décerné une médaille d'honneur de 2e classe, en argent, au caporal-tambour GAYCHET pour acte de courage et de dévouement. Ce militaire s'est distingué, le 8 août 1878, en abattant sur le terrain de manœuvre, à Aurillac, un chien enragé qui jetait l'épouvante dans la population.

GŒURIOT, sergent. — Le 25 avril 1836, lors de la retraite de la Tafna, deux bataillons du régi-

ment, formés en carré pour protéger les nombreux blessés et le convoi contre les attaques incessantes des Arabes, battaient en retraite pour rentrer au camp. Un chef arabe, à la tête d'un très fort contingent, cherchait depuis assez longtemps à profiter d'une circonstance favorable pour pénétrer dans le carré ; trois hommes tombent frappés par le feu de l'ennemi et sont aussitôt emportés ; de grands cris se font entendre, le chef se précipite à la tête des siens pour enfoncer notre carré ; le sergent Gœuriot, de la 2e compagnie du 1er bataillon, se jette au devant de lui et le renverse de cheval, d'un coup de feu. Les Arabes, démoralisés par sa mort, prennent la fuite.

Le sergent Gœuriot a été cité pour cette action à l'ordre de l'armée.

Lantieri (Paul-Jean-Baptiste-Sauveur), enfant de troupe. — Dans la journée du 1er janvier 1878, un homme du régiment frappé par un cavalier de remonte gisait à terre et recevait à la tête des coups assénés avec la poignée de son épée baïonnette qui lui avait été arrachée.

L'enfant de troupe Lantieri, qui se trouvait à proximité, court et arrache, non sans être maltraité, l'arme des mains de l'agresseur.

En secourant un camarade, en détournant sur lui-même la fureur de cet homme qui, dans son ivresse, le poursuit jusque dans une maison où il est obligé de se réfugier, l'enfant de troupe Lantieri a montré du cœur.

Laurentiaux, caporal. — Est félicité le 15 avril 1851, par le général commandant la 4e division militaire, pour la conduite énergique qu'il

a tenue le 12 avril. Ce caporal, étant de service au poste de l'arsenal de Strasbourg et entendant le factionnaire crier : *à la garde!* réussit à s'emparer d'un délinquant que défendaient plusieurs individus. Bientôt le caporal et ses quatre hommes se trouvèrent en présence d'un attroupement nombreux qui, injuriant et menaçant la garde, voulut enlever le prisonnier.

Laurentiaux, entouré d'agresseurs, n'hésite pas à croiser la baïonnette en les prévenant qu'il était décidé à repousser vigoureusement toute tentative de violence ; un individu, bravant ses injonctions et voulant porter la main sur le prisonnier pour l'arracher à la garde, reçoit du caporal un coup de baïonnette dans le bras.

En présence de cet acte de vigueur, toute agression cessa et les hommes du poste restèrent maitres de leur prisonnier.

Ledoux, fourrier. — Le 25 avril 1836, lors de la retraite de la Tafna, la ligne des tirailleurs du régiment, vivement poussée par cinq ou six mille Arabes, fut obligée, pour enlever ses blessés, d'exécuter une charge à la baïonnette; M. le sous-lieutenant Puel, qui commandait l'extrême droite de la ligne, fut tout à coup enveloppé par une douzaine de Kabyles, qui allaient le faire prisonnier ; le fourrier Ledoux, suivi de deux ou trois soldats, vole à son secours, tue deux Arabes, en blesse plusieurs et met les autres en fuite.

Ledoux fut nommé sergent-major pour ce fait d'armes et cité à l'ordre de l'armée.

Morache, soldat. — Pendant la deuxième expédition de Constantine, en 1837, le Rummel,

devenu inguéable, suspendait toute communication du Coudiat-Ati avec le quartier-général, installé à Sidi-Mabrouk, derrière le plateau de Mansourah. Les deux corps restèrent ainsi, comme en 1836, complètement isolés pendant quelques jours; notre position commençait à devenir très critique, à cause de la diminution des vivres et des munitions. Au quartier-général, on n'était pas moins inquiet de ne pouvoir nous faire parvenir aucun ordre.

Enfin un soldat du 17e léger, nommé MORACHE, s'offrit pour traverser le Rummel, devenu un affreux torrent et porter un ordre quelconque au Coudiat-Ati. La dépêche fixée sur le front, il eut le courage et le bonheur de traverser la rivière, sous les coups de fusil des Arabes, et d'arriver sain et sauf au quartier-général de la brigade.

NICOLE, chasseur. — Le 3 octobre 1840, la 1re compagnie du 1er bataillon flanquait la colonne et n'était qu'à 150 ou 200 mètres de l'ennemi, dont elle était séparée par un ravin. Le chasseur NICOLE et un sergent de la compagnie n'ayant pas entendu sonner la marche, restèrent embusqués; quatre Kabyles, qui avaient vu le mouvement de nos troupes, franchirent le ravin et vinrent sur eux. Le sergent tua le premier qui se présenta, le second tua le sergent. NICOLE culbuta le troisième d'un coup de baïonnette et tua d'un coup de fusil celui qui avait tué le sergent.

Il en restait encore un. NICOLE l'aborde et lui lance un coup de baïonnette; l'Arabe saisit son arme et cherche à la lui arracher; ils lâchent

bientôt tous deux le fusil et se prennent corps à corps. NICOLE n'était pas fort, mais il était agile ; il fait tomber son adversaire qui l'entraîne dans sa chute; ils allaient rouler au fond du ravin, lorsqu'ils sont arrêtés par le sac de NICOLE qui s'embarrasse dans un buisson; le Kabyle appelant à son aide, NICOLE lui introduit la main dans la bouche pour l'empêcher de crier, jusqu'au moment où plusieurs camarades viennent délivrer NICOLE et sont obligés de tuer son adversaire pour lui faire lâcher prise.

RINOLFY (Jean-Antoine), sergent. — Le 13 octobre 1837, jour de la prise de Constantine, un grand nombre d'Arabes, embusqués dans une maison près de la porte intérieure, faisaient un feu très nourri sur nos troupes, ce qui gênait beaucoup les opérations dont était chargé M. NIEL, capitaine du génie de tranchée. Cet officier, s'adressant aux voltigeurs du 1er bataillon du régiment qui faisaient partie de la troisième colonne d'assaut, commandée par le colonel CORBIN, leur dit : « Voltigeurs, voici une belle occasion de gagner la croix ; un sergent et huit hommes de bonne volonté pour débusquer les Arabes de cette maison! »

Le sergent RINOLFY sort aussitôt des rangs avec huit voltigeurs, s'élance à leur tête, au pas de course, dans la direction de la maison, malgré le feu très vif des Arabes; quatre des braves qu'il commandait sont atteints dans le trajet; mais cela ne décourage pas ceux que les balles ont épargnés : ils entrent dans la maison et en chassent l'ennemi.

Le sergent RINOLFY a été décoré pour cette action le 11 novembre 1837.

ROCHE (Michel), lieutenant. — Le 25 avril 1836, à la Tafna, M. le lieutenant ROCHE, qui commandait les carabiniers du 3e bataillon, reçut l'ordre d'aller avec sa compagnie renforcer une position qui était vivement attaquée par un grand nombre de Kabyles; à peine fut-il arrivé sur le lieu du combat, qu'il aperçut le carabinier DUBARY, blessé mortellement, près de tomber au pouvoir des Arabes; M. ROCHE cria aussitôt : « Carabiniers en avant! sauvez votre camarade! » La compagnie s'élança sans hésiter, mais au bout de quelques pas, se trouva enveloppée par 3 ou 400 Kabyles; le sergent AMOUROUSMEAU fut tué, ainsi que huit carabiniers; huit autres furent blessés. M. le lieutenant ROCHE fut aussi dangereusement atteint à bout portant; un Arabe lui avait déjà arraché son col et allait lui couper la tête, lorsque le brave MUSTAPHA, à la tête de sa cavaleria, vint le dégager et sauver de la destruction le reste de la compagnie.

M. ROCHE fut décoré, pour cette action, le 30 août 1836.

ROUSSEAU, sous-lieutenant. — Reçoit, en juin 1854, du ministère de l'intérieur, une médaille d'honneur, pour avoir sauvé la vie à un habitant de Maubeuge en danger de se noyer.

SANDRAS, caporal de la 4e compagnie du 3e bataillon. — Dans la matinée du 18 février 1867, le caporal SANDRAS a fait preuve de vigueur et d'énergie en se précipitant, sans hésiter,

quoique sans armes, sur les pas d'un condamné à mort qui s'évadait au moment où on allait le fusiller, et en l'arrêtant, quoiqu'il se défendît avec un marteau dont il était armé.

Pour cet acte d'énergie, le caporal SANDRAS a été nommé sergent à la 1re compagnie du 2e bataillon.

SAUNIER (Georges), sergent de la 2e compagnie du 3e bataillon. — Dans la nuit du 29 au 30 novembre 1877, un incendie considérable éclatait sous le fort Saint-Laurent, et les premiers secours y étaient portés par le 3e bataillon. Le sergent-major SAUNIER n'a pas hésité à pénétrer par escalade dans une maison voisine que les flammes atteignaient et, par un travail aussi rapide qu'énergique, a empêché la communicatian du feu.

SAUZET-CLARIS (Amédée), capitaine. — Le 4 octobre 1840, au Ténia, M. le capitaine SAUZET-CLARIS flanquait avec sa compagnie, la 1re du 1er bataillon, un bataillon du 3e léger et deux du 17e. Ces trois bataillons, sous les ordres du colonel Bedeau, venaient de charger à la baïonnette les Arabes, qui prennent position sur un mamelon dominant la route par laquelle devait passer le convoi; il devenait urgent de les en débusquer. Le capitaine SAUZET-CLARIS s'élance à la tête de 10 ou 12 hommes de sa compagnie pour s'emparer de cette position; il reçoit une blessure à la jambe qui ne l'empêche point de se porter sur le point qu'il voulait occuper; il embusque le peu d'hommes qui ont pu le suivre; deux avaient été tués dans le trajet et un grièvement blessé; le capitaine est encore atteint

par une balle qui lui traverse la jambe gauche; le lieutenant IMBERT se porte à son secours avec le reste de sa compagnie et arrive au moment où son capitaine tombe frappé d'une troisième balle qui lui traverse le genou droit.

La compagnie avait alors en face d'elle 7 ou 800 Arabes, qui auraient été fort surpris s'ils avaient pu se douter qu'ils venaient d'être débusqués par une poignée d'hommes.

Le capitaine SAUZET-CLARIS a été cité à l'ordre de l'armée pour cette action et décoré le 26 novembre 1840.

SIGNOREL, LECOMTE, carabiniers. — Par décision royale du 19 mai 1846, il est accordé une médaille d'honneur aux carabiniers SIGNOREL et LECOMTE : au premier, pour le courage et le dévouement dont il a fait preuve lors d'un incendie qui a éclaté à Bitche le 1er octobre 1845; au second, pour le courage et le dévouement dont il a fait preuve en sauvant un homme qui se noyait dans la Moselle, à Metz, le 1er mai 1845.

Le 26 octobre 1846, sont cités à l'ordre de la 3e division militaire, pour leur belle conduite dans un incendie qui avait éclaté à Bitche le 23 du même mois :

MARATUECH, DARRAS, sergents ; **LECOMPTE**, caporal, blessé à la tête, a repris de suite son poste; **CHANILIÈRE**, **THEVENET**, chasseurs blessés ; **MOLLIÉ**, clairon ; **POTIER**, **PAGÈS**, **BRUN**, **CAVENAC**, **DUPUY**, voltigeurs; **DELPRAT**, **LIGER**, **BARON**, **BERTRAND**, **VIARD**, chasseurs grièvement blessés.

Le chasseur **LÉGER**, qui s'était particulièrement distingué, reçoit, le 12 janvier 1848, une médaille d'honneur d'argent de 2e classe.

Le 28 avril 1847, sont cités à l'ordre de la 3e division militaire, pour s'être fait particulièrement remarquer dans un incendie à Phalsbourg :

MM. Coraze, lieutenant; Dumoulin, sous-lieutenant; Allix, lieutenant; Ragiot, Gouzy, Lavigne. Dusire, sous-lieutenants.

Latty, Tulliez, Hesse, sergents-majors; Davers, Faure, Darras, Blanc, Etienney, sergents; Dagen, sapeur; Sarrazin, Demange, Cordelet, Dubois, chasseurs; Bernard, Boiron, voltigeurs; Talobre, sapeur; Hoster, Riquier, chasseurs; Rouch, Labbé, caporaux; Bréhu, carabinier; Bertayac, tambours.

Le sergent-major Latty et le sapeur Dagen, qui sont désignés spécialement pour leur dévouement, reçoivent, le 12 janvier 1848, des médailles d'honneur d'argent de 2e classe.

Le 17 août 1847, le général commandant la 3e division militaire signale, pour leur dévouement dans un incendie à Bitche, le 15 avril :

Pouchain, sergent; Massé, caporal de voltigeurs; Allard, Charbonnet, chasseurs, qui, au péril de leur vie ont, à travers les flammes, sauvé deux femmes et deux enfants exposés à une mort certaine.

Le 23 novembre 1849, sont cités, par le préfet du département du Haut-Rhin, pour leur conduite dans un incendie à Thann :

Fontaine, Delsal, carabiniers; Jubin, chasseur à la 1re compagnie du 2e bataillon; Desambœuf, sergent à la 2e compagnie du 2e bataillon; Piot, Maguin, chasseurs à la 2e compagnie du 2e bataillon; Uhring, à la 3e com-

pagnie du 2e bataillon ; BERTIN, sergent, à la 4e compagnie du 2e bataillon ; BODRI, chasseur, à la 4e compagnie du 2e bataillon.

Le 19 juin 1851, le chasseur GAUDRY est cité par le général commandant la 4e division militaire, pour l'acte de dévouement par lequel il s'est signalé en sauvant à Strasboug un enfant qui se noyait dans le canal.

Sont cités, par le général commandant la 4e division militaire, pour leur conduite dans l'incendie du 23 mai 1852, à Strasbourg :

RAMBAUD, carabinier ; ANGOT, COSSE, sergent ; GUIRAUD, VIOLET, voltigeurs ; RIFF, chasseur.

Dans l'incendie du 3 septembre 1852, à la Petite-Pierre, se sont fait remarquer :

MM. ROULLIER, sous-lieutenant ; BARRET, sergent ; DEMACON, caporal ; HAIN, BONBONNEAU, GREFFE, COURTE, HURÉ, voltigeurs.

Le 10 juillet 1874, dans un incendie qui plongea Aurillac dans le deuil, en faisant quinze victimes, dont sept militaires, plusieurs sous-officiers et soldats du régiment se distinguèrent d'une manière toute particulière.

En premier lieu, signalons le clairon COMBES, que l'on retrouva mort sous les ruines, protégeant encore, de ses bras mutilés et brûlés, deux enfants qu'il avait essayé de sauver ; puis le caporal JOSEPH, qui resta pendant plusieurs heures sur un toit d'où il dirigeait la lance d'une pompe, et ne se retira qu'après avoir eu la figure brûlée ; on dut le transporter à l'hôpital ; le soldat COULY, qui ne cessa de travailler

pendant neuf heures consécutives sans prendre ni repos ni nourriture, et avec tant d'ardeur, qu'il tomba d'épuisement et qu'on dut le transporter à l'hôpital ; le soldat Barrau, qui risqua deux fois sa vie en pénétrant au milieu de l'incendie ; les soldats Lévy et Carraccioli, qui se tinrent constamment dans les endroits les plus périlleux et déposèrent entre les mains du commissaire de police différentes sommes d'argent qu'ils avaient trouvées ; le sergent Raymond, les soldats Bavu, Sallard, Rouillard.

Par décision du 25 septembre de la même année, le Président de la République décerna des médailles d'honneur d'argent de 2e classe, pour leur belle conduite dans cet incendie :

Au sergent Raymond (Xavier) ; au caporal Joseph (Louis) ; aux soldats Barrau (Antoine) et Couly (Casimir).

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES COLONELS OU MESTRES DE CAMP AYANT COMMANDÉ LE RÉGIMENT.

I

Régiment Royal-Italien.

MM. les colonels-lieutenants propriétaires :

Comte MAGALOTTI (Bardo dei Bardi), 27 mars 1671 ;

Comte ALBERGOTTI (François-Zénobe-Philippe), 29 avril 1705 ;

Marquis ALBERGOTTI (neveu), 22 mars 1717 ;

Marquis MONTI (Antoine-Félix), 17 juillet 1731 ;

Prince DE CARIGNAN (Victor-Amédée de Savoie), 17 mars 1738.

Marquis MONTI (Charles-Armand), 28 avril 1741.

MM. les colonels commandants non propriétaires :

Marquis BOTTA (Charles), 28 juin 1759 ;

Chevalier DE CARIGNAN RACONIS (Victor-Amédée-Philibert), 15 août 1780 ;

Comte DE VINTIMILLE LASCARIS (Théodore), 11 décembre 1785.

Chasseurs royaux de Provence.

CHAUVET D'ALLONS, lieutenant-colonel, 1er mai 1788 ;
DE COMEYRAS DE PEUDEMAR, lieutenant-colonel, 6 novembre 1791 ;
GIACOMONI, lieutenant-colonel, 23 novembre 1791 ;
AUBRY, lieutenant-colonel, 18 mai 1792 ;
CHAZAULT, lieutenant-colonel, 8 mars 1793.

17e demi-brigade d'infanterie légère.

FORNÉSY (Henri-François), 19 mai 1794 ;
VEDEL (Dominique-Honoré-Marie-Antoine), 2 mai 1800.

17e régiment d'infanterie légère.

CABANNES-PUYMISSON (Marc), 27 décembre 1805 ;
BEURET, 10 juillet 1809 ;
BARRÉ (Alexis-Louis-François-Paul-Benjamin), 24 janvier 1814.

II

Régiment d'Anjou.

Vicomte DE MAILLY (Alexandre-Louis), 26 avril 1775 ;
Comte DE JANSON (Michel-Palamède de Forbin), 1er janvier 1794 ;
DE CONTADES DE GIZEUX (Louis-Gabriel-Marie), 25 juillet 1791 ;

De Vildermouth (Jean-Henri), 5 février 1792 :
Isambert (Augustin-Joseph), 29 juin 1792 ;
De Saint-Laurent (Jean-Baptiste-Philibert-Bodin), 8 mars 1793 ;
De Glatigny (Jean-Jacques-René), 8 février 1794.

92e demi-brigade d'infanterie de ligne.

Duplouy ;
Gruardet (Nicolas), 30 décembre 1802.

92e régiment d'infanterie de ligne.

Nagle (Thomas-Patrice), 28 mars 1808 ;
Lanier (Laurent-Quentin), 23 janvier 1812 ;
Tissot (Jean-Marie), 11 mai 1813.

III

Légion du Var.

Baron de Laroque, 21 février 1816 ;
Chevalier Barré, décembre 1816.

17e régiment d'infanterie légère.

Durye, 1823 ;
Genevay, 16 septembre 1830 ;
Corbin, 19 juin 1833 ;
Bedeau, 4 décembre 1839 ;
Duc d'Aumale, 11 juin 1841 ;
Levaillant, 10 février 1843 ;
Grésy, 15 juillet 1848 ;
De la Moussaye, 30 décembre 1852.

IV

92e régiment d'infanterie de ligne.

Soubiran-Campaigno, 29 novembre 1856 ;
Berlier, 13 août 1863 ;
Turnier, 3 juillet 1866 ;
Chanzy, 18 septembre 1868 ;
Feillet-Pilatrie, 22 décembre 1868 ;
Bardin, 31 octobre 1870 ;
Leclaire, 29 juillet 1871 ;
Prouvost, 6 novembre 1878 ;
Paquette, 10 mars 1883.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris et Limoges. — Imp. milit. H. CHARLES-LAVAUZELLE.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02008 3203

